

## JACQUES-LOUIS DAVID

PEINTRE D'HISTOIRE

(1748-1825)

(SUITE ET FIN)



SON retour d'Italie (1797-1798) après le traité de Campo-Formio, Bonaparte reçu dans Paris comme un triomphateur, voulut rendre visite au célèbre peintre dans son atelier, et consentit même à poser, mais une seule fois, car la patience n'était point, on le sait, sa vertu dominante.

Séduit, fasciné par le conquérant, David raconta cette visite avec enthousiasme à ses élèves et s'écria en traçant le profil du jeune général sur le mur de leur atelier :

— Mes amis ! c'est un homme auquel on aurait élevé des autels dans l'antiquité... Bonaparte ? *C'est mon héros !*

Seul cependant, il eut le courage et la fermeté d'exprimer le regret que l'on eût enlevé à l'Italie les prodigieuses richesses artistiques entrées triomphalement à Paris à la suite du général Bonaparte. De longues files de chariots enguirlandés de fleurs apportaient des manuscrits précieux, des tableaux de Raphaël, les plus beaux groupes antiques. Spectacle étrange, quelque peu barbare, que le long défilé de ces dépouilles opimes devant le peuple de Paris !

L'engouement en faveur de l'antiquité en reçut un nouvel élan.

Cependant David s'était retiré dans son atelier du Louvre, situé en face du pont des Arts. Guéri de sa fièvre politique, repris par ses premières amours, il travaillait assidûment aux *Sabines*. Son école devenait le rendez-vous d'une société mixte où se réunissaient beaucoup d'émigrés attirés par la célébrité du peintre, et fort souvent protégés par lui avec une grande générosité et une vive et noble satisfaction de pouvoir leur être utile. La curiosité qu'excitait sa nouvelle œuvre était fort vive, car, à cette époque, l'atelier des artistes, et d'un artiste comme celui-ci surtout, était d'accès difficile.

Une des plus gracieuses parmi les élèves mondaines de David, M<sup>me</sup> de Noailles, obtint la faveur de venir voir les *Sabines* avec une de ses amies, M<sup>me</sup> de Bellegarde ; cette dernière, très brune, fort belle, était une des jeunes femmes les plus à la mode de Paris, où elle vivait dans le monde et les plaisirs avec toute la fougue et la liberté que lui donnaient sa haute situation et les mœurs de l'époque.

Charmé de sa grâce et de sa grande beauté, David se plaignit devant elle de ne pouvoir trouver un modèle assez beau, de formes assez pures pour achever de peindre son *Hersilie*, en exprimant insidieusement le regret de ne pouvoir s'inspirer au moins du charmant visage de M<sup>me</sup> de Bellegarde. La



chronique mondaine de l'époque prétend que la jeune femme, extrêmement flattée, consentit à poser pour Hersilie tout entière... Ne jurons point que la chronique se soit trompée... Ce fut le bruit du Tout-Paris d'alors, où l'on ne faisait guère moins de « potins » qu'à présent ; loin de s'en offenser, M<sup>me</sup> de Bellegarde répondit en se montrant au théâtre avec sa magnifique chevelure noire disposée comme celle de l'héroïne du tableau de David, ce qui eut un succès énorme. Plus que jamais, tout ce qui était grec fut l'objet d'un engouement inoui.

Les *Sabines* achevées, David les exposa au Louvre moyennant un prix d'entrée dont le total s'éleva à vingt mille francs, somme très élevée à cette époque pour une exhibition de ce genre. Malgré ses travaux considérables, le peintre ne s'était nullement enrichi. La plupart des œuvres qu'il avait exécutées sous la Terreur ne lui avaient point été payées ou fort peu ; ainsi les tableaux des *Horaces* et le *Brutus* lui avaient valu chacun trois mille francs.

Les *Sabines* excitèrent une curiosité et une admiration dont nous n'avons plus guère l'idée. Cette toile eut une très grande influence sur l'art de ce temps, parce qu'il marque d'une manière décisive l'introduction du nu chaste et beau dans la peinture. Tout l'enseignement artistique roula dès lors sur cette base, qui est en effet celle des sérieuses et fortes études.

Bonaparte continuait à suivre les travaux de David avec le plus vif intérêt. Le trouvant un jour occupé à travailler à son *Léonidas aux Thermopyles*, il lui reprocha de perdre son temps à peindre des vaincus, mais l'artiste défendit fermement sa pensée, qui était de glorifier le courage, même malheureux.

Devenu Premier Consul, puis Empereur, Napoléon ne cessa d'honorer de son amitié le peintre célèbre et de lui témoigner le plus vif intérêt. Dompté, conquis, l'ex-conventionnel, le rude républicain accepta le titre de premier peintre de Napoléon, ce qui lui rapporta douze mille francs par an, pas davantage. Un des premiers, il reçut l'étoile de la Légion d'honneur ; mais ces faveurs ne l'empêchèrent jamais de garder vis-à-vis du souverain toute son indépendance d'artiste.

C'était pendant son déjeuner que l'Empereur recevait le plus volontiers David ; il s'entretenait avec lui des questions d'art ou lui commandait quelque tableau. Il eût voulu obtenir de l'artiste qu'il renoncât aux sujets tirés de l'histoire ancienne pour devenir exclusivement le peintre de l'épopée Napoléonienne. Mais David refusa de renoncer à la voie que lui avaient tracée ses convictions artistiques. Ce fut son élève et son ami, Gros, un homme de cœur et de talent qui, à sa place, accepta cette tâche et sut y acquérir la célébrité.

Toutefois, David accepta avec joie la commande que lui fit l'Empereur de quatre grands tableaux destinés à décorer la salle du trône : *Le Couronnement de Napoléon*. — *La Distribution des aigles au Champ de Mars*. — *L'Intronisation de Napoléon dans l'église Notre-Dame*. — *L'entrée de Napoléon à l'Hôtel de Ville*. Les deux premiers ont seuls été exécutés.

Avec une souplesse de talent qu'on est étonné de trouver dans un artiste aussi illustre arrivé déjà à la maturité, David abandonna momentanément toutes les traditions, tout le bagage de l'antiquité et se mit avec ardeur au tableau du *Couronnement*, aidé dans ce travail énorme par M. Rouget, un de ses élèves, excellent praticien, formé par lui suivant ses idées et qui lui était entièrement dévoué. Il y consacra plus de trois années.

Cette œuvre étant achevée, l'Empereur et l'Impératrice, suivis de toute la famille impériale et de la Cour, se rendirent en un cortège brillant à l'atelier de David, installé dans l'ancienne église de Cluny, près de la Sorbonne.

La Cour, prise d'une ardente curiosité, se rangea silencieusement devant le tableau.

Après un examen prolongé, l'Empereur félicita vivement David, puis il fit deux pas vers lui, leva son chapeau en inclinant un peu la tête et dit d'une voix haute :

— David, je vous salue.

Très ému, le peintre répondit :

— Sire, je reçois votre salut au nom de tous les artistes, heureux d'être celui auquel vous daignez l'adresser.

Exposé au Salon de 1810, ce tableau célèbre mit le comble à la renommée de son auteur.

Longtemps oublié, placé au Louvre maintenant, il est apparu comme une éblouissante révélation lorsqu'on l'a revu à l'Exposition de 1889.

Triomphal souvenir de cette époque inoubliable ! Quelles ont été les destinées heureuses, malheureuses ou tragiques de tous les personnages : souverains, princesses, hommes de guerre dont les images héroïques ou tendres posent là, devant nos yeux, dans cette page grandiose de notre histoire ? Parmi elles se détache une figure lumineuse et sereine, celle du Pape Pie VII, qui représente là l'éternelle souveraineté de l'idée religieuse sur la force despotique et brutale.

Accueilli par le Saint-Père avec une bienveillance et une simplicité qui l'enchantèrent, le grand artiste exprimait les sentiments de respect et d'admiration que cette Majesté en exil lui inspiraient, dans des termes curieux et qui peignent bien l'homme ; il disait en s'adressant à ses élèves, tout en suivant leur travail :

— Ce bon vieillard ! quelle figure vénérable ! Comme il est simple... et quelle belle tête il a ! Celui-là est vraiment un pape... c'est un vrai



prêtre. Il est pauvre comme saint Pierre ; les dorures de ses habits sont fausses ! mais cela n'en est que plus respectable... enfin, c'est évangélique, à la lettre... Ce brave homme, ajoutait David en souriant, il m'a donné sa bénédiction... Eh ! mon Dieu, oui... Cela ne m'était pas arrivé depuis que j'ai quitté Rome... Oh ! il a bien la tradition, il porte bien sa main avec sa bague... Il était beau à voir, cela m'a rappelé Jules II, que Raphaël a peint dans l'Héliodore du Vatican... Mais notre Pie VII vaut mieux. C'est un vrai pape, celui-là ! Pauvre, humble, il n'est que prêtre, tandis que Jules II, Léon X même, étaient des ambitieux, des mondains. Il faut cependant leur rendre cette justice : ils aimaient les arts ; ils ont poussé Michel-Ange et Raphaël. Enfin, — ajoutait-il en songeant sans doute aussi au puissant génie qui venait de lui demander quatre grandes œuvres d'art, — les grands souverains peuvent faire de grandes choses. Jules II, Léon X, François I<sup>er</sup>, Louis XIV, tous ces gens-là ont été de grands princes et ont fait fleurir les arts... Je sais bien qu'on peut leur objecter la Grèce républicaine... Périclès n'était ni roi ni pape, quoique, si on y regarde de bien près, on pourrait bien voir en lui une espèce de dictateur... Hein ? n'est-ce pas ? Mais Pie VII aime les arts ; Sa Sainteté s'est mise à ma disposition pour que je fisse une étude d'après elle et le cardinal Caprara... J'avoue que j'ai longtemps envié aux grands peintres qui m'ont précédé des occasions que je ne croyais jamais rencontrer. J'aurai peint un empereur et enfin un pape !

L'artiste reconnut la bienveillance et l'affabilité du Pontife par deux chefs-d'œuvre : le portrait isolé qui est au Louvre et celui qui figure dans le *Couronnement*.

Ce moment marque l'apogée de la gloire de David, gloire due à son talent personnel autant qu'à l'école célèbre où il sut former, de 1780 à 1808, un groupe d'artistes aussi renommés que différant par leur talent. Nous devons citer parmi les principaux : Drolling, Abel de Pujol, Drouais, Gérard, Girodet de Trioson, Gros, Ingres, Isabey père, Léopold Robert, Schnetz, les sculpteurs Rude et David d'Angers.

Les hommes de talent, les femmes célèbres par leur esprit ou leur beauté, qui formaient, avec des généraux illustres, l'aristocratie de l'Empire, entouraient David d'une admiration, d'un respect dont nous n'avons plus guère d'exemple.

M<sup>me</sup> Récamier, alors dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté, pria David de faire son portrait — celui où elle est représentée à demi étendue sur une chaise-longue, en robe blanche (musée du Louvre). Impatiente de ne pas le voir terminer assez promptement, le charmant et capricieux modèle alla demander à

Gérard un second portrait. Plein d'égards pour son illustre maître, Gérard vint en prévenir David, qui très généreusement lui conseilla d'accepter une commande aussi flatteuse.

Mais quand M<sup>me</sup> Récamier vint presser David d'achever l'ébauche commencée, celui-ci répondit avec infiniment de courtoisie :

— Madame, les dames ont leurs caprices ; les artistes en ont aussi. Permettez que je satisfasse le mien ; je garderai votre portrait dans l'état où il se trouve.

Jamais il ne voulut le terminer, et punit ainsi l'infidélité artistique de la célèbre beauté.

Sans être bien considérable, la fortune que l'artiste avait laborieusement acquise suffisait à le tranquilliser sur le sort de ses quatre enfants. Son fils aîné, Jules, helléniste distingué, consul sous l'Empire, mourut en 1854. Eugène, le cadet, avait pris la carrière des armes en 1808 ; il mourut en 1826. Les deux filles jumelles épousèrent, l'une le général Meunier, l'autre le général Jannin.

Le caractère de David, empreint dans sa jeunesse d'une certaine rudesse, s'était façonné au contact du monde choisi qui le rechercha et l'entoura toujours sous le Directoire et sous l'Empire. Peu expansif, mais très bienveillant, il se montra constamment bon, affectueux pour les siens, et pour plusieurs de ses élèves devenus des amis.

Toujours extrêmement simple et d'une propreté recherchée dans sa mise, on le voyait dès le matin correctement habillé. N'aimant guère le monde, il recevait peu et chez lui la vie était d'un calme presque austère. Cependant David donna, lors du mariage de ses filles, quelques fêtes très brillantes où se pressa tout ce que Paris renfermait alors de célébrités.

Le plus grand délassement de l'illustre peintre consistait à parcourir Paris à pied, en véritable badaud, échappant ainsi à toutes les corvées mondaines, qu'il détestait cordialement. Un jour, accompagné d'Etienne, un de ses anciens élèves, il entra sur le boulevard du Temple dans le cabinet des figures de cire de Curtius, une des curiosités de l'époque. On les invita à pénétrer dans une chambre réservée où l'on gardait quelques pièces particulièrement curieuses qu'on ne montrait pas au public. On souleva le couvercle d'une espèce de coffre, dans lequel étaient suspendus à une tringle de fer le moulage en cire des têtes d'Hébert, de Robespierre et de plusieurs autres conventionnels guillotins à la même époque.

Très calme, David examina silencieusement et longuement les deux têtes et se retira en disant :

— C'est très bien imité.

Jamais il ne fit depuis allusion à cette aventure.



En 1813, les désastres de l'Empire arrivèrent avec l'invasion; David envoya en Bretagne, soigneusement roulées, toutes celles de ses toiles qu'il possédait, y compris le *Couronnement*, coupé en trois parties.

Lorsque Napoléon rentra dans Paris, le 20 mars 1815, David s'empessa de se rendre auprès de lui, dédaignant les dangers qu'une telle démarche pouvait lui attirer. Peu après, l'Empereur vint encore dans son atelier revoir le fameux *Léonidas*. Peut-être cette fois comprit-il mieux l'intérêt que pouvaient inspirer d'illustres vaincus.

Le gouvernement de Louis XVIII désireux d'apaisement, n'avait point persécuté les régicides lors de son premier retour. Mais pendant les Cent jours, un certain nombre d'entre eux signèrent les *Actes additionnels* par lesquels ils juraient de maintenir la Constitution de l'Empire, laquelle excluait les Bourbons du trône.

David signa sans hésiter. Il pouvait s'en abstenir et rester dans sa patrie, tranquille au milieu des siens, jouissant de la considération universelle et d'une gloire incomparable. Pour lui comme pour un grand nombre d'esprits clairvoyants, l'Empire était bien fini; mais il n'oublia pas un instant le souverain qui l'avait comblé d'honneurs et de faveurs, honoré d'une illustre amitié. Il signa donc.

Cinq mois après — loi du 12 janvier 1816 — il fut condamné à l'exil, avec tous ceux des régicides qui avaient signé les *Actes additionnels*. Il avait soixante-sept ans.

Acceptant cette condamnation avec un noble stoïcisme, il partit pour Bruxelles, accompagné de M<sup>me</sup> David, sa chère et fidèle compagne des bons et des mauvais jours.

L'illustre artiste fut reçu en Belgique comme un souverain, entouré d'hommages et de respect.

Le roi de Prusse lui envoya ses ambassadeurs près les Cours de France et des Pays-Bas pour lui offrir de venir s'établir à Berlin, afin de diriger les arts, lui promettant une situation princière.

Mais David refusa ces offres brillantes et flatteuses, préférant son indépendance dans un pays voisin du sien, où l'exil lui paraissait moins dur à supporter.

Il produisit encore plusieurs œuvres : *l'Amour et Psyché*, envoyés au Salon de Paris vers 1823; *Mars et Vénus*, dont l'exhibition lui rapporta 45,000 fr.; enfin une copie du *Couronnement de Napoléon*, qui lui fut payée 75,000 fr.

Gros, son ami, M<sup>me</sup> Récamier, d'autres encore s'efforcèrent d'obtenir sa grâce, mais le gouvernement des Bourbons y mit des conditions qu'il ne crut pas de sa dignité d'accepter.

Ceux qui ont connu David dans l'exil ont été unanimes à dire que jamais on ne vit d'homme plus courtois, d'une amabilité plus charmante, surtout avec les femmes distinguées, dont il recherchait volontiers la société. Il causait avec cet esprit français, aimable, enjoué, si plein de justesse et de fine bonhomie; et dans sa causerie passaient les souvenirs d'un homme qui avait traversé, mêlé au monde le plus varié, le règne de Louis XVI, l'époque troublée de la Révolution et la brillante période impériale. En effet, que de souvenirs, dans cette existence si remplie, si agitée! Cet homme extraordinaire voyait son prestige doublé par la grandeur de ce passé et la noble simplicité avec laquelle il l'évoquait.

Comblé d'hommages, environné du respect et de l'admiration universels, passionnément épris de son art jusqu'à la dernière minute de sa vie, David s'éteignit le 19 décembre 1825, étendu sur son lit de douleurs, en corrigeant encore les épreuves de la gravure du *Léonidas*.

Bruxelles lui fit des obsèques dignes d'un roi — 5-7 janvier 1826.

Malgré les faiblesses et les erreurs de sa vie politique, David a droit à l'admiration et à la reconnaissance due à tous ceux dont les œuvres de talent ou de génie sont venues augmenter l'héritage artistique de la patrie française.

THOMÉ DE GAMOND.

FIN

## CURIOSITÉ HISTORIQUE

### L'HABILLEMENT DE LOUIS XIV

« Louis XIV était vêtu de couleur plus ou moins foncée, avec une légère broderie et un simple bouton d'or; toujours une veste de drap ou de satin rouge, bleue ou verte, fort brodée. Il ne porta jamais de bagues ni de pierreries qu'à ses boucles de souliers ou de jarretières. Son chapeau était toujours bordé de points d'Espagne avec un plumet blanc. Il était le seul de la maison royale ou des princes qui portait l'ordre du Saint-Esprit dessous l'habit, excepté les jours de mariage ou de grandes fêtes où il portait l'ordre par-dessus avec des pierreries pour huit ou neuf millions. »

(DANGEAU. *Mém.*)



# BIBLIOGRAPHIE

## L'HÉRITAGE DE MON ONCLE

PAR MADAME DE STOLZ

Voilà un petit livre excellent et sans prétention, plein de naturel, d'esprit, de gaieté, d'enseignements justes et fins; il amusera les plus jeunes et les aînés y trouveront plaisir.

Ils sont six frères et sœurs, cousins et cousines, les petits-enfants trop gâtés de la trop faible M<sup>me</sup> Delorme. C'est parmi eux que l'oncle Philibert, un parent riche qui habite la Bretagne, doit et veut choisir son héritier, car il n'en aura qu'un seul, ne se souciant pas que ses terres soient morcelées ou vendues. Il tient d'autre part à ce que les habitudes de bienfaisance qui lui sont chères soient continuées, à ce que son bien reste entre des mains dignes de le posséder. Pour cela il met à l'épreuve ses jeunes parents, qu'il invite à venir chez lui. En leur laissant la bride sur le cou, il peut les observer, les étudier de près avec la complicité d'un talisman qui ne l'a jamais trompé : son boisseau de sel. Ce boisseau n'a pas son pareil pour apprendre à démêler les secrets du cœur humain.

Le père de l'oncle Philibert l'a toujours dit :

— On ne connaît pas quelqu'un tant qu'on n'a pas mangé un boisseau de sel ensemble, c'est-à-dire tant qu'on n'a pas vécu un certain temps côte à côte.

Les enfants, tous charmants, tous parfaits, à en croire leur aïeule, sont soumis à une épreuve qui démasque peu à peu leurs défauts : M<sup>lle</sup> Marcelle, l'aînée, est coquette et maniérée, la vanité même; Paul est intelligent, mais sans cœur; Edouard, un bon enfant, se fait généralement aimer, mais il est si mou, si paresseux, qu'on peut prévoir qu'il restera ignorant toute sa vie; Jeanne est une égoïste qui ne s'intéresse qu'à elle-même; la mignonne Herminie est honteusement gourmande et ment pour cacher sa gourmandise; il n'y a qu'Emmanuel, un pauvre petit être infirme, en retard sur tous les points, mais absolument angélique dans sa douce humilité, qui parvient à sortir triomphalement de l'épreuve. Son oncle découvre une âme d'élite dans ce corps débile qui est un obstacle plutôt qu'un moyen d'action; celui-là, devenu riche, pensera certainement à tout autre chose qu'à jouir pour son propre compte; il s'attachera au pays, il aimera les pauvres, il donnera le bon exemple et, sa santé s'étant fortifiée grâce au

grand air et à l'exercice, il deviendra même un homme instruit, car l'esprit ne lui manque pas.

Au fond, c'est plutôt un chagrin pour Emmanuel que d'être assuré de devenir millionnaire au détriment du reste de la famille; il agira envers elle comme une Providence visible, il fera en tout son devoir.

Et, plus que jamais, l'oncle Philibert traite avec égards le vieux boisseau qui lui a choisi si judicieusement son héritier (1).

## MARIÉE A QUINZE ANS

PAR GEORGES DU VALLON

C'est un triste sort que celui de la pauvre Maud Lierval; elle paye cher le privilège d'être belle et de posséder les séductions d'une femme à l'âge où tant d'autres ne sont encore que des fillettes très gauches et très insignifiantes. Un blasé, de quarante ans au moins, M. Valroy, la remarque et l'épouse, sans qu'elle résiste, éblouie (comme le seraient à sa place beaucoup de jeunes provinciales modestement élevées) par les splendeurs de la corbeille, par la perspective d'une vie de luxe et de plaisirs.

Sa mère a peut-être un moment d'effroi, mais elle se sait atteinte d'une maladie qui ne pardonne pas et croit bien faire en assurant une protection à son enfant avant de l'abandonner. Quelques années d'étourdissement et de succès suivent ce mariage, qui suscite autour de Maud tant d'envie mal fondée, car elle n'est heureuse qu'à la surface, ne pouvant éprouver pour l'homme mûr, mais non pas respectable, qui ne l'aime que comme un joli jouet, ni estime, ni sympathie sérieuse. Et puis, soudain, un coup de foudre éclate. Elle apprend que son mari n'a réussi à atteindre les hauteurs sociales où il trône qu'au prix d'un crime; il a volé jadis, et ce vol a été cause de la mort d'un innocent.

L'horreur qu'elle éprouve de cette découverte et les violences du coupable, furieux d'être démasqué, décident Maud à fuir; elle se dévoue à une sœur de la victime de Valroy; elle force cette orpheline à accepter non seulement l'argent dont elle dispose, mais encore le don d'un brave cœur qui ne demanderait qu'à se consacrer à elle, Maud. C'en est trop, le ciel ne veut

(1) *L'Héritage de mon oncle*, par M<sup>me</sup> de Stolz, 1 vol., 2 fr. René Haton, 33, rue Bonaparte.



pas d'un si grand sacrifice; il écarte les obstacles qui pouvaient empêcher cette jeune existence, si éprouvée déjà, de refleurir. Veuve, M<sup>me</sup> Valroy pourra épouser l'ami d'enfance qui l'a toujours chérie, sans que leur union fasse couler les larmes de personne.

Il y a dans ce récit, l'un des meilleurs que l'on doive à l'imagination féconde de Georges du Vallon, des scènes très pathétiques et des caractères bien soutenus d'un bout à l'autre. L'intérêt ne languit pas un instant (1).



## TROP PETITE

PAR GABRIELLE BÉAL

M<sup>me</sup> Gabrielle Béal, comme l'auteur de *La Neuvaïne de Colette* et quelques autres romanciers d'inégal mérite, mais tous élégants et délicats, appartient à l'école d'Octave Feuillet.

Les infortunes de son héroïne nous paraissent avoir une cause quelque peu puérile; car beaucoup de très petites femmes ont inspiré de grandes passions, ont été épousées, ont fait d'excellentes mères de famille; mais admettons que M<sup>lle</sup> Lia soit une véritable naine, elle n'en est pas moins charmante dans son oubli d'elle-même, sa résignation, sa tendresse pour une sœur qui, inconsciemment, lui a pris le fiancé de ses rêves, puis dans son dévouement aux enfants de cette sœur qu'elle élève, à l'intention desquels, bravement elle travaille. Et quand ses filles d'adoption seront heureuses loin d'elle, la chère et noble petite tante saura bien trouver des malheureux qui auront encore besoin de son secours. Tant de gens tombent chaque jour sans qu'une main amie les aide à se relever! Tant de découragés, de désespérés même pourraient être sauvés si l'on pensait à eux!

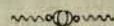
Elle sera gaiement, affectueusement, sans jamais se faire valoir, la Providence de ceux-là, et, entourée d'estime, de sympathies, consolée elle-même par les dons de l'intelligence, par la religion et par l'étude, elle oubliera que sa ridicule petite taille l'obligeait, enfant, à monter au confessionnal sur le banc où d'autres s'agenouillent, lui valait à la pension des moqueries et des sobriquets injurieux, l'empêchait, au bal, d'être invitée, lui faisait perdre plus tard un fiancé... Qu'importe. Dieu lui a enseigné que, si petite qu'on soit, on peut devenir grande par le cœur.

C'est, somme toute, un joli récit; nous ne reprocherons à cette mignonne héroïne, si sin-

cèrement catholique, que son nom, le nom israélite de Lia, qui n'est guère à sa place. Quelles racines juives a donc cette famille bretonne pour que les deux sœurs se nomment Lia et Sarah? Car c'est Sarah et non Shara, sans doute, que l'auteur a voulu écrire. Il y a trop de fautes d'impression dans le livre, dont M<sup>me</sup> G. Béal n'a évidemment pas corrigé les épreuves, pour que nous la rendions responsable de ce nom biblique prononcé à l'auvergnate.

Le volume est complété par une autre nouvelle intitulée *L'Abbaye* et qui pourrait aussi bien s'appeler *Malentendu*, où un respect excessif du point d'honneur est tout près d'enchaîner la destinée de deux êtres qui aiment et sont aimés d'un tout autre côté. Le ciel permet qu'ils voient clair avant l'échange du oui irrévocable, et qu'au lieu de deux victimes il y ait quatre heureux (1).

TH. BENTZON.



## MADAME MARIE PAPE-CARPANTIER

*Sa vie et son œuvre*

PAR E. GOSSOT

Professeur honoraire de l'Université, lauréat de l'Académie française.

Par les soins de M. E. Gossot, la maison Hachette vient de publier un livre de grand intérêt sur M<sup>me</sup> Pape-Carpantier.

Nous ne saurions trop recommander cet ouvrage excellent aux méditations des mères de famille.

M<sup>me</sup> Pape-Carpantier a donné à l'enfance ce qu'elle avait de meilleur dans le cœur et dans l'esprit; elle en a fait le constant sujet de ses travaux.

En associant à son œuvre les mères soucieuses du développement intellectuel et moral de leurs enfants, elle les exhorte à poursuivre leur but sans défaillance.

« Que tout serve à votre enseignement; rendez-le aimable, attrayant. Elevez l'âme de vos élèves; faites-leur aimer Dieu en le faisant connaître dans ses œuvres. »

Elle ne dissimule pas le labeur de la tâche; mais, dit-elle humblement, « marchons après. Celui qui promène la charrue sur les champs de ce monde; plus tard viendra la moisson. » féconde qui nous fera compter parmi les bons travailleurs (2).

(1) *Mariée à quinze ans*, par Georges du Vallon (Bibliothèque des mères de famille). Librairie Firmin-Didot, 56, rue Jacob. — 1 vol., 2 fr. 50.

(1) *Trop petite*, par Gabrielle Béal. 1 vol., 2 fr. — Librairie Blériot, 53, quai des Grands-Augustins.

(2) Librairie Hachette, 79, boulevard St-Germain.



# LA FEUILLERAIE

(suite)

## IV



A nature sortait toute fraîche des convulsions qui l'avaient agitée la veille. Le soleil se levait brillant sur les arbres encore humides, le ciel était d'un bleu intense, les nuages noirs et livides s'étaient éloignés ou fondus en pluie ; seulement les chemins ressemblaient, par endroits, à des fondrières, et la rivière roulait plus vite ses flots singulièrement grossis.

Nelly décrocha un chapeau dans le vestibule et glissa ses pieds dans une paire de sabots aussi coquets que peut l'être ce genre de chaussures ; puis, ayant serré ses épaules et sa taille dans une mantille blanche, elle ouvrit la porte du jardin. Chaussé,

lui aussi, de sabots, M. de Sommerives réparait les désastres causés la veille par l'orage, relevant ici un rosier, coupant là une branche à demi brisée, et enfonçant de nouveau en terre les tuteurs que le vent avait déracinés.

L'air était frais et pur, et il s'arrêtait de temps à autre pour respirer avec délices.

— Cher oncle, vous allez tout à fait bien ?

— Tout à fait. Hier, en m'endormant, j'éprouvais cette sensation de vertige, d'étourdissement et de mal de cœur qui m'avait incommodé toute la soirée ; mais c'est bien fini, ce beau temps a dissipé tous mes malaises... Hubert est déjà sorti, et Sylvie s'occupe de son déjeuner ; tu le lui diras si tu le rencontres.

Nelly inclina la tête, puis, ayant tendu le front au baiser sonore de son oncle, elle descendit le jardin et sortit par une porte donnant sur la route, non loin de la rivière.

L'eau était toute grise. On voyait que la pluie violente de la nuit avait remué la vase endormie, et quoique le soleil fût déjà haut sur l'horizon, il avait peine à piquer de points brillants cette surface grise et bourbeuse. Le mouvement avait recommencé à la fabrique, mais Nelly prit un

chemin qui s'éloignait des bâtiments, et se dirigea vers le petit village que dominait un assez laid clocher d'ardoises.

Un bouquet d'arbres autour de l'église, quelques pommiers ombrageant les maisonnettes d'argile, le ton gai des tuiles qui couvraient les toits des plus grandes et la végétation qui brodait d'or et de pourpre le chaume des plus modestes, tout cela donnait à cette agglomération humaine un aspect pittoresque et riant, sans compter les figures d'enfants qui se montraient aux portes et les poules bigarrées qui trottaient sur la route.

Deux sœurs de charité sortaient de l'église.

— En retard ce matin, mademoiselle Nelly ! dit la plus âgée avec un sourire. J'étais presque inquiète en ne vous voyant pas arriver pour la messe.

— J'ai mal dormi, mon oncle n'était pas bien hier soir... Oh ! sœur Jeanne, j'étais si inquiète !

— Mais il est mieux ? Qu'était-ce donc, ma pauvre petite ?

— Une sorte d'étourdissement... Vous savez ce que tante Sylvie et moi redoutons si terriblement...

— Oui, oui, et nous sommes tous intéressés à la santé de ce bon M. de Sommerives... C'est fini ?

— Oui, grâce à Dieu, il est bien ce matin... Sœur Hilaire n'a pas eu de migraine, hier ?

— Oh ! si, dit en souriant la plus jeune sœur, dont le visage était pâle et défait, mais elle est suffisamment passée pour que je puisse faire ma classe.

— Quelle pauvre mine !... Nous avons un hôte, mais je trouverai moyen d'aller vous suppléer un peu.

— Ce sera bien bon à vous, et j'accepte pour elle d'aussi bon cœur que vous l'offrez, dit sœur Jeanne avec un signe affectueux.

Et Nelly pénétra dans l'église fraîche et tranquille.

C'était le point de ralliement d'un grand nombre des pauvres gens qui vivaient à son ombre. Ils n'avaient guère le temps d'y venir prier dans la semaine, mais le dimanche elle était à peine assez vaste pour les contenir tous, quoique plusieurs d'entre eux crussent faire preuve de force d'âme en dédaignant les mystérieuses consolations qui s'y épanchaient pour les cœurs sincères. C'était par une visite à l'église que Nelly commençait ses journées. M<sup>lle</sup> Sylvie lui avait appris à donner les pré-



mices de son temps à l'Hôte qui y séjournait, et le premier mouvement de son cœur la portait vers cet Ami fidèle, pour tremper, dans un épanchement divin, tout ce qu'elle rapportait ensuite aux autres de dévouement, de tendresse et même de gaieté.

Elle avait été profondément heureuse jusqu'à ce jour. Sa vie était si douce, si facile, si pleine d'intérêts de tout genre et si utile aussi, qu'elle ne sentait point, au sujet de l'avenir, cette curiosité ou cette inquiétude instinctives chez la plupart des jeunes filles. Elle vivait au jour le jour des heures très paisibles et très remplies, sans regarder devant elle, jouissant pleinement du présent, ce qui est plus rare qu'on ne le pense chez les gens heureux. Mais sa quiétude avait reçu la veille un premier choc. Elle avait soudain entrevu le terrible secret de la vie, ce secret que l'on sait sans le comprendre jusqu'à la première souffrance : l'incertitude et la fragilité du bonheur. Tout l'édifice sur lequel elle avait jusqu'alors reposé ses joies et ses espérances lui semblait tout à coup ébranlé, et une terreur involontaire s'emparait d'elle tandis que, les yeux pleins de larmes, elle priait ardemment pour son oncle.

Ses paupières étaient encore rougies quand, en sortant de l'église, elle rencontra Hubert de Sommerives près du bénitier.

Elle hésita un instant, puis lui tendit, avec un peu d'indécision, ses doigts mouillés d'eau sainte. Il s'inclina, et se signa avec une expression respectueuse qui prouva à Nelly que, sur ce point, leurs sentiments ne différaient pas.

— J'étais chargé, si je vous rencontrais, de vous avertir que votre déjeuner vous attend, dit-elle, faisant un effort pour sourire.

— Rentrez-vous déjeuner aussi ?

— Oh ! moi, j'ai pris au passage un peu de pain et de lait, et je vais faire mes courses quotidiennes.

— Si je ne craignais de déranger l'ordre de la maison en m'abstenant de déjeuner, je ne rentrerais pas tout de suite.

Nelly sourit, franchement cette fois.

— La Feuilleraie est la maison de la liberté. On a tout préparé pour vous, mais votre absence n'inquiétera pas ma tante. Désirez-vous visiter la fabrique ?

— Il serait convenable que j'attendisse mon oncle, répondit Hubert avec une nuance de froideur.

— C'est vrai, mon oncle voudra vous y conduire ; mais c'est que moi j'y ai affaire...

— Vous ! Je n'aurais pas pensé qu'on vous occupât à des soins de ce genre.

— On ne me demande rien que d'être heureuse, dit vivement Nelly, mais j'aime trop mon oncle pour ne pas m'intéresser à ce qui absorbe sa vie... J'ai promis mon avis à l'une des jeunes

dessinatrices... Voulez-vous m'attendre sur la route, au bord de la rivière ?

— Si je ne suis pas indiscret, je vous suivrai là...

Il désignait les bâtiments avec une sorte de répugnance qui fâchait Nelly tout en l'amusant un peu. Elle prit sans rien dire le chemin de la fabrique, et il la suivit aussitôt.

— Mon oncle a gagné là beaucoup d'argent, n'est-il pas vrai ?

— Oui, autrefois. Maintenant, la faïence artistique s'est multipliée ; on a retrouvé, de divers côtés, des secrets de fabrication ancienne, et, le goût du public pouvant se donner carrière, nous produisons beaucoup moins qu'autrefois, tout en baissant les prix d'une manière inquiétante.

Une contraction de contrariété parut sur le visage d'Hubert.

— Vous me trouverez sans doute bien peu de mon temps, dit-il d'un ton glacé, mais j'ai peine à supporter sur vos lèvres ce langage... très spécial... J'ai été élevé dans un dédain exagéré de l'argent, et dans une véritable horreur des transactions commerciales.

Nelly leva sur lui ses yeux intelligents.

— Il me semble étrange, à moi, qu'ayant tant voyagé, tant vu, tant appris, vous paraissiez méconnaître le rôle de l'industrie dans notre société moderne.

— Ah ! c'est que je n'ai pas beaucoup de sympathie pour ce qui est moderne... Je reconnais cependant la nécessité des entreprises commerciales et j'honore ceux qui les dirigent avec probité ; seulement, je voudrais voir ma caste s'en abstenir.

Nelly se mit à rire.

— Vous avez prononcé ce mot caste, dit-elle gaiement, comme si vous veniez du pays des brahmines. Si j'étais susceptible, je me formaliserais même de l'accent qui l'a souligné en ma présence, car enfin, je ne suis, moi, qu'une pauvre petite plébéienne.

Hubert rougit.

— Vous êtes de notre sang, je ne l'oublie jamais, si éloignée que soit notre parenté, dit-il vivement, et c'est pourquoi j'ai été tout à l'heure involontairement choqué de vous voir prendre pour ainsi dire un rôle dans ces choses qui me déplaisent instinctivement.

Nelly secoua la tête.

— Les temps sont changés, mon cousin. Si jadis l'aristocratie a tenu le sceptre du monde alors qu'il s'identifiait avec l'épée, maintenant qu'elle n'a plus le monopole des armes, il faut qu'elle ressaisisse son influence en la puisant aux mêmes sources que la bourgeoisie. C'est parce que j'aime la noblesse, parce que j'en suis à demi, que je voudrais la voir reprendre une place prépondérante et reconquérir une influence



salutaire : de par ses traditions, elle représente tous les principes d'ordre et de salut. Mais où retrouvera-t-elle cette influence, ce prestige ? Elle n'est plus seule sur les champs de bataille, et d'ailleurs, les sociétés ne sont plus assez jeunes pour se laisser prendre à l'appât de la gloire. Nous sommes devenus des gens d'argent, cousin Hubert... Descendez dans l'arène, mêlez-vous à ce peuple de travailleurs, relevez leurs aspirations si vous le pouvez, moralisez-les, secourez-les. L'influence est à ceux qui tiennent dans leurs mains l'avenir matériel et moral des masses...

Ce n'était pas là des paroles banales sur les lèvres d'une jeune fille, et, cependant, rien ne semblait jamais étrange de la part de Nelly. Sa voix était si douce, son ton si naturel, il était si évident qu'elle n'essayait pas d'imposer ses idées, mais seulement de les épancher en les revêtant de la grâce féminine qui lui était propre, qu'Hubert, malgré sa surprise, ne put trouver rien de choquant dans ce qu'elle venait de dire.

— Ce sont là, sans doute, les idées de mon oncle, Nelly ?

— Mon oncle parle peu de ses idées, mais il agit beaucoup, et il fait beaucoup de bien... Par ici, s'il vous plaît, je vais vous introduire dans la salle la plus intéressante et vous montrer les essais de nos peintres...

C'était un vaste atelier éclairé par en haut, et occupé en ce moment par une vingtaine de jeunes filles, portant toutes le costume des paysannes du village, ce qui rendait piquant l'occupation très artistique à laquelle elles se livraient. Quelques-unes copiaient des pièces anciennes, d'autres reproduisaient des dessins modernes, deux ou trois, enfin, peignaient, d'après nature, des fleurs placées devant elles.

Tandis qu'Hubert, intéressé malgré lui, parcourait les rangs des jeunes artistes, Nelly se dirigea vers l'une d'elles, qui avait abandonné l'assiette non encore vernissée qu'on lui avait remise, pour ébaucher sur une feuille de papier le bouquet qui lui servait de modèle.

— Voyez, mademoiselle, dit-elle d'un ton découragé, je ne peux pas grouper ces fleurs. Monsieur voudrait que le bouquet fût jeté de côté sur l'assiette, mais cela fait mal... Et je voudrais tant composer le dessin ! Il m'augmentera, il l'a dit, si je réussis tout le service...

Nelly examina les ébauches, puis le bouquet. Ses doigts délicats se promenèrent au milieu des fleurs, puis elle prit un crayon.

— Oh ! c'est cela ! c'est cela ! s'écria la petite paysanne d'un ton de ravissement.

Deux ou trois jeunes filles vinrent regarder et exprimèrent leur approbation.

— Puis-je m'approcher, Nelly ? demanda Hubert, dont la physionomie exprimait un curieux mélange d'intérêt et de répugnance.

— Oh ! vous ne devez pas aimer le dessin industriel, dit-elle avec une pointe de malice.

Mais il resta si longtemps silencieux, absorbé devant le bouquet de pétunias et de boutons de roses, qu'elle se retourna avec un peu d'inquiétude.

— Est-ce que ce n'est pas bien ? Ce n'est que l'arrangement, — Suzanne le peindra très bien, elle a l'expérience des couleurs qui, vous le savez, se modifient au feu... Ces fleurs vous semblent-elles bien posées ?

— Si bien, répondit-il à voix basse, que je les voudrais dans l'ombre d'un album et non étalés au grand jour d'une boutique, sur une assiette que profanera le premier être vulgaire qui trouvera de bon ton de se payer de la faïence artistique. Si vous étiez ma nièce au lieu d'être ma cousine, vous ne mettriez jamais la main à cette besogne mercenaire.

— Heureusement que vous n'avez pas le pouvoir de m'empêcher de faire un des seuls genres de charité qui soient à ma portée, répliqua-t-elle, achevant l'esquisse. Suzanne, ton petit frère a très bien tourné ses tasses, le contre-maitre est content... Il y aura du bouillon ce soir pour ta grand'mère...

— Merci, mademoiselle !

Et la jeune fille prit ses pinceaux avec un nouveau courage, jetant un regard ravi sur le bouquet arrangé par Nelly.

Celle-ci passa devant les tables, distribuant les conseils et les encouragements sans beaucoup s'occuper de son cousin, il faut le dire, puis, se retournant tout à coup :

— Mon pauvre Hubert, je vais vous sembler bien peu hospitalière, mais il faut que vous visitiez le reste de la fabrique sans moi ou que vous rentriez tout seul à la maison. Le musée vaut la peine que vous vous y arrêtiez, et j'aurais aimé à vous en faire les honneurs, mais je suis attendue au village...

— Voulez-vous me permettre de vous y conduire ?

— Oui, si vous n'avez pas honte d'une cousine en sabots.

Hubert fit glisser son regard jusqu'aux petits pieds de sa cousine.

— C'est très pittoresque, les sabots, et préférable, à tout prendre, à mes souliers boueux... Vous ne pouvez savoir combien cette flânerie dans une campagne française, toute pleine pour moi de souvenirs d'enfance, me semble agréable et reposante.

— Alors, venez, dit-elle en riant.

Ils arrivèrent bientôt au village, devant l'école où arrivaient aussi d'un côté les fillettes de six à douze ans, de l'autre des bébés trébuchant, flânant, les plus petits accrochés aux jupes d'une sœur aînée, presque tous mordant dans un morceau de pain gris.



— Je m'arrête ici, mon cousin. Saurez-vous retrouver votre route?

— Est-ce que je suis absolument banni? Je pensais que vous alliez me faire visiter l'école.

Nelly se mit à rire.

— L'école n'est pas très intéressante, mais l'asile vous amuserait, à coup sûr. Ce sera pour une autre fois.

— Et pourquoi pas aujourd'hui?

— Parce que la sœur a la migraine, et que sa suppléante n'oserait pas faire sa classe devant témoin.

— Vous y entrez bien, vous!

— Oh! c'est indispensable, puisque c'est moi qui remplace la sœur.

— Vraiment! Laissez-moi entrer, je vous en prie!

— Pour rien au monde. D'ailleurs, mon oncle doit se demander si vous êtes perdu, et si tante Sylvie est dans ses jours noirs, elle s'imaginera que vous êtes noyé. A bientôt. J'abrègerai la classe, et dès qu'ils seront en récréation, je rentrerai à mon tour.

Elle entra résolument dans la maison, et Hubert, décidé à ne pas s'éloigner, s'approcha des fenêtres et commença à se promener le long du mur.

Les fenêtres étaient ouvertes, et il fut d'abord étourdi du bruit des sabots et des voix pleurardes ou gaies du petit peuple qui avait pénétré à l'intérieur. Mais au bruit d'un claquoir, les voix se turent et les sabots marquèrent un rythme irréprochable, tandis que la voix de Nelly comptait : *un, deux, trois*, pour aider les enfants à monter en mesure aux gradins.

La prière commença. La voix de la jeune fille s'entendait au milieu de toutes ces voix enfantines. Hubert ne résista pas au désir de voir. Il avisa une grosse pierre au bas de l'une des fenêtres, et, s'abritant derrière un des volets, il put examiner à son aise ce qui se passait dans la classe. C'était réellement un amusant spectacle. Toutes ces petites têtes, les unes frisées, les autres à demi couvertes de bonnets d'indienne, s'échelonnaient le long des gradins. Debout devant les enfants, Nelly, qui avait ôté son chapeau et sa mantille, leur parlait sur un ton joyeux et familier. Les leçons offraient la plus grande variété. Elle leur fit épeler les lettres peintes sur les tableaux, leur mémoire s'aidant des images ou des objets accompagnant chaque lettre. Ils chantèrent, ils firent avec leurs petits bras potelés une suite de mouvements gymnastiques qu'ils amusaient en développant leurs membres. Tout cela était entremêlé d'histoires, de réflexions amusantes, de rires argentins, et sur l'ensemble de la leçon planait la grande idée de Dieu, telle que pouvaient la concevoir ces frêles intelligences. Hubert admira combien facilement et naturellement la maîtresse improvisée

y ramenait ses élèves, — à propos du soleil dont les rayons se glissaient dans la salle, des fleurs qui s'épanouissaient sur le petit autel, du papillon égaré un instant sur les murs blancs et éclatants. Et ce qui l'émut, ce fut le soin qu'elle prenait de plaire à son auditoire enfantin, de l'intéresser, de le toucher, de le rendre bon...

Il n'osa pas attendre la fin de la classe, mais il prêta l'oreille, tandis qu'il s'éloignait, au bruit confus des petites voix qui répétaient une fable en chœur. Cela lui semblait doux et agréable de voir toutes ces choses, d'être dans son pays, dans la campagne toute pleine de ses souvenirs juvéniles, le long de ces sentiers bordés d'églantine où les mûres rougissaient sous l'ardent soleil. Il éprouva un sentiment de fierté en apercevant les toits énormes et les murs de briques de la Feuilleraie, et la tour en ruine, qui, un peu à l'écart, perpétuait le souvenir du château fort d'autrefois. Une pensée d'amertume lui vint toutefois en songeant à ce contraste : jadis le donjon des seigneurs guerroyant et dominant le pays, — aujourd'hui la fabrique exploitée par le frère de son père. Mais la voix joyeuse de M. de Sommerives l'arracha à ces rapprochements désagréables.

— Te voilà enfin! Notre campagne t'a donc séduit, ami Hubert, que tu as oublié les heures et jeûné comme un anachorète? As-tu rencontré Nelly?

— Elle est en ce moment au village, où elle enseigne l'*a b c* à une trentaine de bébés joufflus.

— Ah! oui, dit simplement M<sup>lle</sup> Sylvie, qui survint à ce moment, sœur Hilaire aura eu sa migraine.

## V

Quand le repas de midi réunit les habitants de la Feuilleraie, Nelly raconta avec entrain, sans la moindre idée que tout ne fût pas très-naturel, les incidents de la classe qu'elle venait de faire. Puis, M. de Sommerives reprit le chapitre des voyages de son neveu, et chacun fut bientôt sous le charme des récits d'Hubert.

Deux ou trois jours se passèrent. La vie extérieure semblait très fondue. L'oncle et le neveu faisaient de longues et intéressantes promenades, rappelaient les souvenirs de l'enfance d'Hubert, et les souvenirs plus lointains, mais pleins d'ardent intérêt pour le jeune homme, de la jeunesse de son père, qu'il avait aimé avec une tendresse enthousiaste vraiment rare. Ils s'accordaient en politique; leurs caractères, très différents, sympathisaient tout naturellement. Cependant, l'intimité s'arrêtait aux surfaces, parce qu'il y avait une réticence, un point de désaccord, et que ce désaccord touchait à la fois, chez Hubert, à une passion et à un souvenir.



Il s'agissait de la fabrique. Dès le début, elle avait été une pierre d'achoppement dans la famille. Le père d'Hubert n'avait jamais su se résigner à ce qu'il regardait comme une profanation du domaine patrimonial. Il y avait eu à cette occasion, entre les deux frères, des dissentiments assez vifs pour refroidir et éloigner leurs relations. M. Hubert de Sommerives n'était jamais revenu à la Feuilleraie. Lorsque la vieillesse, le temps et la maladie eurent opéré une détente dans ses sentiments et ravivé la tendresse qu'il gardait au fond du cœur pour son frère, ce fut celui-ci qui alla le voir et qui séjourna chez lui à plusieurs reprises. Hubert, ayant aimé passionnément son père, avait naturellement embrassé ses idées et épousé ses rancunes, et il considérait presque comme un devoir de perpétuer, non pas une froideur pénible envers son oncle, mais une attitude de désapprobation vis à vis de l'entreprise industrielle qui froissait en outre en lui une passion : l'orgueil.

Il semblerait qu'une belle et vaste intelligence dût bannir un défaut qui entraîne toujours une certaine étroitesse. Hubert, doué d'un esprit élevé, d'un cœur très chaleureux et très délicat, était cependant profondément orgueilleux. Il tenait d'autant plus à ses idées et à ses préjugés qu'il se rendait compte de sa supériorité intellectuelle, et qu'il n'admettait pas l'erreur en lui. Ses qualités empêchaient cet orgueil d'être choquant et même trop apparent; mais il établissait une barrière invisible entre lui et tout ce qui différait de ses idées, à plus forte raison de tout ce qui y résistait ouvertement.

M. de Sommerives, dont l'intelligence était moins cultivée et surtout moins spéculative que celle de son neveu, avait cependant eu, dès l'abord, plutôt par intuition que par raisonnement, la conviction que le jeune homme ne se rendrait jamais à ses motifs et ne se résignerait point à l'existence de la fabrique. Il évitait donc ce sujet délicat avec une sorte d'affectation bienveillante; il s'appliquait à cacher à Hubert la part qu'y avait sa vie, et celui-ci aurait pu oublier par instants l'existence des grands bâtiments de brique, surtout lorsqu'il était entouré des vieux meubles pleins de souvenirs et des portraits de famille que les récits de son père lui avaient rendu familiers, si Nelly n'eût ramené souvent, sans affectation, mais sans ménagement, un sujet qui lui était plus désagréable qu'il ne le laissait voir.

La fabrique, en effet, était l'intérêt suprême de la jeune fille. Son oncle l'avait toujours prise pour confidente de ses soucis, de ses espérances, des essais et des améliorations qu'il tentait. Le côté artistique de l'entreprise la charmait. Douée pour le dessin de dispositions qu'avaient développées de bonnes leçons et des

études assidues, elle avait plus d'une fois fourni une idée heureuse et aidé les jeunes ouvrières qui peignaient les pièces de faïence. Surtout depuis que de nombreux déboires avaient obligé M. de Sommerives à abandonner en partie la fabrication purement luxueuse, elle rendait de véritables services à l'atelier de peinture.

Enfin, le côté industriel n'était pas tout. Il y avait là, à leur porte, une agglomération de familles pauvres, tout un petit monde offrant en miniature les passions, les besoins, les misères de l'humanité.

Elle avait vite compris, en voyant M<sup>lle</sup> Sylvie à l'œuvre, que ces pauvres gens s'appuyaient instinctivement sur « le patron ». Mais alors que la trempe d'esprit et de caractère de l'excellente fille la portait surtout à pourvoir aux besoins matériels, Nelly avait tout de suite entrevu une tâche plus haute et plus délicate : la moralisation, l'éducation, la consolation de ces humbles familles, trop souvent rongées par les vices et les passions, et en proie à l'ignorance de tous les principes qui élèvent et soutiennent.

Elle ne s'était proposé aucun plan, elle n'avait rêvé aucune thèse, elle était trop simple et trop naturelle pour cela. Quand elle était revenue du couvent et que M<sup>lle</sup> Sylvie lui avait mis au bras un panier contenant un litre de bouillon, un pot de gelée et quelques fruits, en lui demandant de l'accompagner dans ses visites de malades, elle n'avait pu s'empêcher de remarquer l'impression heureuse, bienfaisante de sa jeunesse et de sa gaieté sur tous leurs pauvres voisins. Débordant de sympathie pour tout ce qui l'entourait, possédant cette rare et délicieuse disposition qui porte à donner à tout et à tous un peu de soi, et qui provient justement de ces trésors de générosité et de sympathie qui sont versés avec profusion en certaines âmes, elle se vit bientôt la favorite de tous les enfants, la joie des vieillards. Les ouvriers les plus sorniois, — ceux que M. de Sommerives redoutait et préchait, et dont il agissait parfois le renvoi avec le contre-maitre, — ceux-là mêmes laissaient de côté leur insolence habituelle, quand elle passait près d'eux, et paraissaient sensibles à son gracieux bonjour. Comme elle s'intéressait vraiment à tous ces besoins, à tous ces soucis, à tous ces pauvres rêves, à toutes ces douleurs, ils l'aimèrent tous; elle comprit alors instinctivement, sans se l'être dit à elle-même, qu'elle pouvait les soutenir, les consoler, les relever, et sa sympathie, douée de toute la puissance de l'amour, pénétra dans ces rouages rouillés comme une huile bienfaisante. Plus d'une femme découragée se remit au travail, plus d'un intérieur délaissé reprit un air d'ordre et de propreté, plus d'un jeune homme fut préservé du cabaret, plus d'une jeune fille évita l'écueil du luxe et de la toilette. Son approbation était



devenue nécessaire, son blâme, si doux qu'il fût, redouté comme une calamité. Et elle avait ainsi la douceur ineffable d'être utile, de se sentir aimée; et tout cela était si naturel chez elle, puisqu'elle se bornait à les aimer elle-même!

Vivant de cette vie, qui absorbait une part de son temps et presque toutes ses pensées, elle ne pouvait tout à coup cesser de parler de ce qui intéressait également son oncle et sa tante. Elle avait bien remarqué ce que ces conversations avaient de désagréable pour Hubert, qui se renfermait alors dans un silence froidement poli, mais elle lui en voulait un peu de se tenir à l'écart, et surtout de blâmer l'oncle auquel elle avait voué un culte admiratif.

Si elle avait été appelée à résumer l'impression que son cousin avait faite sur elle, elle eût éprouvé quelque embarras. Par moments, il se montrait jeune, enthousiaste, généreux; puis, dès qu'une de ses idées personnelles était en question, il devenait froid, indifférent. Elle lui reconnaissait une excessive hauteur d'idées sur certains sujets, et se heurtait, sur d'autres, à une étroitesse inattendue. Il avait surtout le désir instinctif d'imposer ses idées; et lorsqu'il sentait une résistance, il se retirait, pour ainsi dire, et semblait élever un mur de glace entre lui et la personne qui secouait implicitement son influence.

Lorsqu'on est jeune, on pousse jusqu'à l'excès le besoin de la logique, et l'on exige instinctivement l'harmonie et l'accord d'un caractère avec lui-même. Les anomalies heurtent et repoussent, et peut-être Nelly était-elle secrètement impatientée d'en trouver autant chez Hubert. Peut-être aussi s'irritait-elle de constater les impressions différentes qu'elle éprouvait à son sujet: tantôt de la sympathie et de la confiance, tantôt un sentiment d'antagonisme et d'irritation.

A tout prendre, cependant, elle l'estimait profondément, et le croyait assez haut pour se désintéresser de ses idées en matière de conseil, par exemple, dans une circonstance grave. Elle s'était sentie instinctivement soutenue le jour où il avait, seul avec elle, compris le danger qu'avait couru son oncle. Mais elle devinait aussi en lui l'existence d'un orgueil invétéré, et il ne lui convenait pas de ménager une faiblesse devant laquelle, c'était facile à voir, avaient fléchi tous ceux qui l'avaient approché.

## VI

La fabrique chômait le dimanche, naturellement. Le village était plein d'animation. Les cloches sonnaient joyeusement, les enfants, bien débarbouillés et en habits de fête, se dirigeaient

vers l'église à la main de leurs mères, plus tranquilles que d'habitude, peut-être parce qu'ils étaient pénétrés d'un certain respect pour leurs vêtements du dimanche, peut-être parce que les recommandations maternelles les impressionnaient momentanément.

Les cabarets étaient ouverts aussi, mais les buveurs se tenaient à l'intérieur, malgré ce qu'avaient d'engageant une douce brise d'été et un gracieux horizon s'étendant par-delà la rivière. L'œil perçant de Nelly découvrait cependant les clients qui essayaient de se cacher, et si cet intérêt ne se fût pas rattaché d'une manière indirecte à la fabrique, Hubert se serait franchement amusé de ses hochements de tête et de ses avertissements.

— Jacques, le dernier son de la messe tinte et M. le curé remarquera votre place vide! Allez rejoindre Claudine qui vous attend près du porche.

— Oui, oui, mademoiselle Nelly, on y va, le temps de boire un coup avec les amis.

— C'est qu'il est bien tôt pour commencer à boire, Jacques!

Elle disait cela si gentiment, si gaiement, que l'ouvrier vidait son verre en hâte, essuyait ses lèvres du revers de sa main, et courait rejoindre la jeune femme à la physionomie inquiète qui, deux enfants accrochés à sa jupe, guettait son arrivée.

L'assistance était plus nombreuse que choisie. Quelques bancs à l'ancienne mode se trouvaient placés au milieu de l'église. L'un d'eux était réservé de temps immémorial aux habitants de la Feuilleraie. Hubert vit ses parents échanger quelques bonjours avec les personnes qui occupaient les bancs voisins. Aucune d'elles n'attirait l'attention d'une manière particulière; c'étaient des châtelains sans prétention, dont l'aspect était plus ou moins démodé, dans le genre de M<sup>lle</sup> Sylvie; ils faisaient seulement ressortir par le contraste la grâce qui, en dépit de sa simplicité, caractérisait Nelly.

Un seul de ces bancs était inoccupé. Il se distinguait des autres par une recherche évidente de luxe et de confortable; le banc et l'accoudoir étaient recouverts de velours rouge d'une extrême fraîcheur, quelques coussins étaient empilés dans un coin, et les sculptures à demi rongées du vieux chêne avaient été récemment réparées et cirées.

Un instant avant l'évangile, un bruissement de soie se fit entendre dans la foule, qui s'écarta tout en prêtant une attention curieuse. Trois dames et deux messieurs vêtus avec toute la recherche que permet le bon goût à la campagne, se frayaient un chemin à travers les chaises, et la jeune femme qui marchait la première ayant ouvert le banc, s'effaça légèrement pour y laisser entrer ses compagnons, auxquels elle



faisait évidemment les honneurs de sa propriété.

Elle était du reste absolument différente des femmes qui l'accompagnaient. Alors que celles-ci n'avaient guère de remarquable que le cachet légèrement excentrique de leur coiffure, de leur toilette et de leur allure, elle était, elle, d'une beauté presque absolue, qui eût attiré l'attention dans n'importe quel milieu.

Très grande, svelte, avec juste assez d'embonpoint pour rester élégante tout en étant majestueuse, elle avait ce teint blanc et laiteux, avec une ombre de rose, qui s'allie si heureusement avec d'épais cheveux dorés, des yeux d'un gris foncé et des cils presque noirs. Tout en elle était frappant, ses gestes, la manière de tourner la tête et de relever avec une nonchalance tranquille ses longues paupières.

Elle était en deuil, — un deuil éclairé de jais qui était pour elle la parure la plus seyante, car le noir faisait ressortir à la fois la pureté de son teint et la nuance admirable de ses cheveux légèrement ondulés. Elle avait un port de reine et semblait habituée à dominer partout. Tous les regards furent immédiatement tournés vers elle. La beauté exerce son charme sur les natures les plus primitives; même les enfants admiraient d'instinct ce visage tranquille et hautain, aux lignes harmonieuses. Nelly elle-même eut une distraction d'un instant, et un demi-sourire se joua sur ses lèvres, comme si un vif plaisir d'artiste venait de lui être donné. En reportant les yeux sur son livre, elle regarda par hasard Hubert. Lui aussi avait tourné la tête vers la nouvelle venue. Était-ce une illusion, ou le jour tamisé par les vitraux colorés produisait-il des effets si bizarres? Il sembla à la jeune fille qu'il était soudain devenu pâle. Mais si elle eût désiré l'observer, ce qui n'était pas, en ce lieu et en ce moment solennel, sa curiosité aurait été déçue, car lui aussi baissa les yeux sur son livre et ne regarda plus du côté de l'étrangère.

Celle-ci trouvait sans doute l'assistance au-dessous de son attention, car elle ne tourna la tête ni vers les bancs des châtellains, ni vers la masse pittoresque des bonnets blancs qui remplissaient l'église. Peut-être n'était-ce pas uniquement un sentiment pieux qui la préservait de ces distractions, car elle ne feuilleta guère le livre de maroquin qu'elle avait posé sur l'accoudoir, devant elle, et les vieux vitraux curieux qui éclairaient le chœur parurent se partager son attention avec les colonnes torsées enguirlandées de feuilles de vigne et d'épis dorés qui soutenaient le baldaquin de l'autel.

Lorsque la messe fut finie, Nelly regarda involontairement son cousin. Ce n'était pas une illusion, il était réellement plus pâle qu'à l'ordinaire, et avait dans l'expression des traits,

dans la contraction de ses lèvres étroitement serrées, quelque chose de très particulier, comme le désir de surmonter et surtout de déguiser une émotion inattendue.

Il tenait les yeux attachés devant lui. Mais à ce moment, l'attention de la dame en deuil fut attirée de leur côté. Elle répondit par une inclination hautaine, bien que gracieuse, au léger salut de Nelly, puis son regard tomba sur le visage d'Hubert et y resta attaché avec une fixité singulière. Nelly sentit que son cousin avait conscience de ce regard; une contraction plus accentuée de ses sourcils et de ses lèvres et une pâleur plus intense le révélaient clairement; cependant il resta impassible, et lorsque la jeune femme, ne pouvant rencontrer ses yeux, se retourna enfin pour quitter son banc, les délicates teintes roses de ses joues s'étaient effacées, et un pli léger s'était imprimé sur son front.

Le petit cimetière et la place étaient remplis de monde. Les paysans venus de loin échangeaient de bruyants bonjours, les femmes discutaient les menus commérages de la semaine, et les jeunes filles épiaient avec curiosité la sortie « des dames ».

C'était vraiment un spectacle amusant et animé. Sur la place, quatre ou cinq voitures attendaient, offrant des diversités absolues, depuis le char à bancs rustique et la calèche à l'ancienne mode jusqu'à l'omnibus élégant attelé de deux chevaux russes, et près duquel se tenait un valet de pied en livrée vert foncé. Les châtellains se saluaient entre eux avec une aimable cordialité, tout le monde semblait heureux de ce beau dimanche si calme et ensoleillé, excepté les femmes en deuil qui se glissaient sans parler entre les croix de bois et les tombes gazonnées du cimetière, et les ouvriers débraillés qui, la pipe aux lèvres et l'insolence peinte sur le visage, ricanaient en regardant passer « les messieurs et les dames », et ne soulevaient qu'à regret leurs casquettes déformées devant M. de Sommerives.

Celui-ci s'était arrêté sur la place et causait avec des amis; Hubert, après les présentations indispensables, se tenait légèrement à l'écart, suivant des yeux les évolutions du groupe élégant qui, circulant capricieusement dans les sentiers herbeux du cimetière, se rapprochait très lentement de l'omnibus.

Il rencontra le visage légèrement intéressé de Nelly.

— Vous connaissez naturellement tous vos voisins de campagne? demanda-t-il d'un air à peu près indifférent.

— Oui, et nos relations avec eux sont cordiales et intimes, sauf avec les nouveaux venus qui, naturellement, ne peuvent pas être sur le pied des vieux amis.



— Et... y a-t-il beaucoup de nouveaux venus ?

— Dans notre voisinage immédiat ? Non, seulement M<sup>me</sup> Herrison.

Un instinct qu'elle sentait être très sûr, avait fait comprendre à Nelly que son parent connaissait la jeune femme dont elle parlait, et elle jugea inutile, en la nommant, de la lui désigner. Il n'était pas non plus dans le caractère d'Hubert de feindre ou d'avoir des réticences, et après un instant de silence, il dit d'un ton très tranquille :

— J'ai rencontré déjà M<sup>me</sup> Herrison.

— Saviez-vous qu'elle avait acheté un château dans ce pays ? demanda presque involontairement Nelly.

Puis, sa propre curiosité la frappa et la fit rougir, et elle s'arrêta brusquement.

— Non, j'ignorais absolument que je fusse destiné à la rencontrer.

Il parlait avec tant de calme, que la jeune fille s'imagina que ce calme était affecté. Pendant ce temps, M<sup>me</sup> Herrison et ses hôtes se rapprochaient lentement. M<sup>lle</sup> Sylvie et son frère étaient à quelques pas de là, absorbés dans une conversation intéressante, et la belle jeune femme se dirigea d'un air à la fois nonchalant et déterminé vers Nelly et son cousin.

— Comment vous portez-vous, mademoiselle ? Je n'ose vraiment saluer madame votre tante, qui semble très occupée... J'aurai certainement l'honneur de me présenter un de ces jours à la Feuilleraie.

Elle avait une ces voix harmonieuses et pénétrantes dont le timbre seul s'empare tellement de l'attention, qu'il semble transformer les paroles les plus banales et leur donner une importance toute nouvelle. Ses manières étaient à la fois nonchalantes, hautaines et gracieuses, et, tout en parlant, elle se tourna vers Hubert, qui s'était découvert et qui s'inclina d'un air froidement réservé.

— Monsieur de Sommerives ! N'est-il pas étrange que des milliers de lieues nous séparent du lieu où nous nous sommes rencontrés pour la première fois ! Je ne devrais pas être étonnée, cependant, de vous voir chez des parents très broches... Etes-vous en France pour longtemps ?

Malgré tout ce que ces paroles pouvaient avoir de cordial en apparence, elles portaient le cachet d'une extrême réserve, d'une sorte d'hésitation, comme s'il se fût agi d'étudier un terrain dangereux ou tout au moins inconnu.

Hubert s'inclina avec une réserve plus marquée encore, et répliqua froidement qu'il avait obtenu un congé de six mois, qu'il comptait partager entre les divers membres de sa famille.

— Je serai très aise de vous voir à Granlieu, et de rappeler tous ces chers vieux souvenirs d'Amérique, reprit-elle négligemment, lui ten-

dant la main d'un geste à la fois hautain et indifférent.

Il tressaillit et la regarda en face sans répondre, son visage exprimant un reproche qui allait jusqu'à l'indignation. Il était trop homme du monde pour faire à une femme l'affront de refuser la main qu'elle lui offrait, mais il laissa passer une ou deux secondes avant de la prendre et la quitta aussitôt.

Une vive rougeur enflamma le beau visage de M<sup>me</sup> Herrison, et ses yeux gris, d'ordinaire si tranquilles, eurent une lueur brillante comme l'acier.

— A bientôt, chère mademoiselle, dit-elle d'une voix calme, s'adressant à Nelly. J'ai le pressentiment que M. de Sommerives est devenu misanthrope ou sauvage. Il faudra nous le rendre tel que je l'ai connu jadis... Voilà les chevaux qui s'impatientent, et mes amis n'ont plus rien à voir dans ce joli, mais funèbre enclos... Tous mes respectueux souvenirs à M<sup>lle</sup> de Sommerives, n'est-ce pas ?

Elle ne regarda plus Hubert. La politesse eût exigé que celui-ci l'accompagnât jusqu'à sa voiture, mais il se borna à la saluer profondément, et laissa aux deux messieurs en visite à Granlieu, le soin de faire monter les dames sur l'impériale du petit omnibus.

M. de Sommerives et sa sœur causaient toujours avec leurs vieux voisins. Nelly fit quelques pas en dehors du cimetière et Hubert la suivit.

— Y a-t-il longtemps que M<sup>me</sup> Herrison habite ce pays ?

— Seulement quelques semaines. Elle a acheté un joli château qu'elle transforme, dit-on, en une merveille de goût, et nous avons échangé une visite sans nous rencontrer.

— Alors, elle n'a acheté cette propriété que depuis son veuvage ?

— Oui, mais son deuil est récent, je crois, bien qu'il ne soit pas très austère.

— Bah ! pourquoi feindrait-elle des regrets qu'elle ne ressent pas ? Elle a de nombreux défauts, il est inutile qu'elle y ajoute l'hypocrisie.

Nelly sourit malgré elle.

— Vous l'avez connue... il y a longtemps ? demanda-t-elle, intéressée.

— Nous nous sommes rencontrés il y a cinq ou six ans à New-York, où son père était consul de France. Elle était positivement la reine de la mode.

— Cela ne m'étonne pas, c'est la plus belle personne que j'aie rencontrée.

— Elle n'est pas seulement belle, elle a beaucoup d'esprit, de finesse et d'habileté.

— Elle est aussi fort riche, n'est-ce pas ?

— Oui, fort riche. Son mari, d'après ce que m'ont écrit des amis de là-bas, lui a constitué un douaire considérable.



— Et vous sembliez dire qu'elle ne le regrette pas ?

— Je parle d'après la logique. Pensez-vous qu'une jeune fille douée de cette beauté et d'un esprit non moins brillant, ait pu aimer un homme de cinquante-cinq ans, d'origine infime, d'une laideur peu commune, de manières vulgaires et vaniteuses, bouffi de sa fortune et de ses mérites commerciaux ?

Les fins sourcils de Nelly se soulevèrent en signe d'étonnement.

— Je suis fâchée de savoir cela, dit-elle lentement.

Hubert ne put s'empêcher de sourire.

— Et pourquoi, si je puis le demander ?

— Parce qu'il m'est désagréable de penser qu'une si parfaite beauté physique n'est pas doublée d'une semblable beauté morale, et aussi parce que je suis honteuse et peinée, en ma qualité de femme, chaque fois que je constate la cupidité chez une de mes semblables. Je hais les mariages d'argent !

Hubert sourit de nouveau.

— Celui-là fut particulièrement odieux.

— Alors, je comprends la froideur que vous lui avez montrée.

Une légère rougeur colora le visage du jeune homme.

— Ai-je été si froid ?

— Vous avez été jusqu'à la limite de l'impolitesse... sans la franchir, toutefois, ajouta-t-elle en riant.

Hubert ne parut pas désireux de continuer cette conversation. Il pressa le pas pour rejoindre son oncle et organisa avec lui une promenade pour la journée. La santé de M. de Sommerives semblait meilleure, et c'était d'ailleurs pour Nelly une sécurité infinie de le savoir, dès qu'il s'éloignait, sous la surveillance déguisée, mais très intelligente de son neveu.

## VII

M<sup>me</sup> Harrison vint, dès le lendemain, faire la visite qu'elle avait annoncée à Nelly.

Il était trois heures. M. de Sommerives était sorti ; M<sup>lle</sup> Sylvie, assise près de la table du parloir, faisait avec sa nièce des paquets de vêtements, et Hubert flânait dans le jardin, se rapprochant de temps à autre de la maison, et s'amusant à suivre les mouvements rapides et exercés des deux femmes, qui offraient en outre le contraste le plus frappant : l'une la majesté, l'autre la grâce, l'une représentant le passé, l'autre le riant présent. Au milieu des brassières et des petits bonnets, il y avait sur la grande table un vase ancien en faïence de Rouen, tout rempli de roses, que Nelly regardait de temps à autre avec l'ombre de sourire que toute im-

pression agréable ou joyeuse mettait sur sa physionomie jeune et expressive.

Le roulement d'une légère voiture se fit entendre sur le chemin. Un domestique qui se trouvait dans la cour ouvrit la grille, et un poney-chaise fit une entrée savante, décrivant une large courbe et venant s'arrêter devant le perron.

— Qui est-ce donc, Nelly ? demanda M<sup>lle</sup> Sylvie, rangeant vivement les paquets achevés dans un panier placé sous la table.

Qui c'était ? Une seule femme dans le pays possédait cette voiture élégante, ces poneys du Shetland si merveilleusement appareillés, et surtout cet art de conduire. Elle jeta les guides au groom qui l'accompagnait, et monta le vieux perron avec la grâce tranquille qui la caractérisait. Elle portait un immense chapeau ombragé de plumes, sous l'abri duquel ses yeux paraissaient presque noirs, et une petite jaquette modelant merveilleusement sa taille riche et souple.

Nelly avait déjà ouvert la porte vitrée et introduit l'étrangère dans le pittoresque parloir tout tapissé de lierre.

— Je suis vraiment confuse ! s'écria M<sup>lle</sup> Sylvie, brouillant dans son trouble une pile de chemises et une douzaine de langes. Comment ne vous a-t-on pas fait entrer au salon ! Nelly, conduis M<sup>me</sup> Harrison...

— De grâce, interrompit la jeune femme, permettez-moi de rester ici. Il n'est pas de salon qui vaille une décoration si pittoresque, et pour moi, qui suis nouvelle venue dans ce pays et qui m'y trouve parfois un peu isolée, ce sera une véritable faveur de n'être pas reçue tout à fait en étrangère, et de ne troubler ni vos habitudes, ni vos occupations...

Elle s'assit près de M<sup>lle</sup> de Sommerives, s'intéressa aux objets de layette qu'elle rangeait, causa avec une simplicité et une bonhomie tout à fait inattendues chez une millionnaire, de la vie à la campagne et des ressources qu'offrait le village. M<sup>lle</sup> Sylvie se sentait très surprise. Ennemie instinctive de l'excentricité et des recherches excessives de la mode, elle n'avait accueilli avec aucune sympathie particulière l'arrivée dans le pays de cette femme brillante et mondaine, qui détonnait si complètement sur l'ensemble de ses relations. Jamais elle n'eût pensé que la riche M<sup>me</sup> Harrison pût s'intéresser à une basse-cour, à des semis de petits pois, encore moins à la fabrication d'un sirop de groseilles dont elle voulut bien goûter et dont elle demanda la recette.

Nelly, qui prenait peu de part à cette conversation, observait avec une curiosité extrême l'attitude de sa belle voisine. Celle-ci paraissait décidée à faire la conquête de M<sup>lle</sup> de Sommerives. Elle demanda à voir le jardin, et tandis que la vieille fille prenait son chapeau, elle se



tourna vers Nelly et dit du ton le plus naturel :

— Vous avez chez vous, en ce moment, une de mes connaissances d'Amérique. Mon père était consul de France à New-York, et M. de Sommerives était chancelier... Il était alors fort gai, très brillant...

La physionomie de Nelly exprima à son insu un peu d'étonnement. Elle ne dit rien, mais M<sup>me</sup> Harrison répondit aussitôt à sa pensée en ajoutant :

— Il m'a paru changé... S'il était moins homme du monde, j'avouerais que je l'ai trouvé malsade... disons misanthrope... En est-il ainsi ? A-t-il vraiment perdu cet entrain et cet éclat d'esprit qui l'avaient rendu le favori des jeunes Américaines ?

Son regard brillant semblait scruter celui de la jeune fille.

— Mon cousin ne m'a semblé rien moins que misanthrope, répondit-elle avec une froideur dont elle ne se rendit pas compte, mais qui tenait au sentiment complexe et mal défini que lui inspirait M<sup>me</sup> Harrison. Son humeur paraît plutôt grave, mais il faut avouer que les éléments de gaieté manquent dans une maison telle que la nôtre.

— Que dites-vous ? Vos parents ne sont plus jeunes, mais ils ne me paraissent avoir rien de morose, et la gaieté devrait toujours exister là où se trouve une personne de votre âge.

— Ma vie est si sérieuse, dit Nelly en souriant, qu'il me semble m'être mise à l'unisson de mon oncle et de ma tante...

A ce moment, M<sup>lle</sup> de Sommerives apparaissait, un peu essoufflée et s'excusant. Elle adressa à Nelly un petit signe imperceptible, et vu l'intelligence établie entre elles, la jeune fille comprit — elle l'avait déjà deviné, — que l'absence un peu prolongée de sa tante avait eu pour but l'improvisation d'un lunch.

Alors commença cette chose fastidieuse entre toutes, qu'on a nommée plaisamment la promenade du propriétaire.

M<sup>lle</sup> Sylvie était fière de son domaine. Ses voisins le connaissant sous tous ses aspects, elle n'avait pas souvent l'aubaine de le faire parcourir et admirer, et sa figure était tout à fait épanouie lorsqu'elle invita M<sup>me</sup> Harrison à la suivre et s'apprêta à lui montrer les plus petits recoins de l'enclos. Comme elle était essentiellement pratique et que la prose tenait dans ses idées comme dans sa vie la place la plus large, elle prisait assez peu ce qui était vraiment pittoresque et ravissant dans ce vieux jardin. Il renfermait cependant des arbres splendides, dont les racines noueuses ressortaient comme des muscles vigoureux sur les allées sablées, et dont la puissante ramure avait abrité plusieurs générations ; il y avait un filet d'eau claire, coulant sur un lit de cresson, à l'ombre d'un rideau de

saules, et venant tomber dans une petite pièce d'eau transparente, dont les bords étaient verts comme l'émeraude et émaillés de fleurs sauvages. Enfin, l'antique charmille avec ses troncs noirs enguirlandés de volubilis, et son épais feuillage presque impénétrable aux rayons du soleil, avait aussi son charme mystérieux. Mais M<sup>lle</sup> Sylvie arrêta sa nièce, qui prenait naturellement les allées les plus pittoresques.

— Où vas-tu donc, Nelly ? Ce chemin ne mène qu'à la rivière.

Nelly sourit.

— Mais je voudrais vous voir persuadée comme je le suis, ma tante, que la rivière est le grand charme de notre jardin.

— Bah ! M<sup>me</sup> Harrison connaît la vue de la rivière, et elle a bien un autre horizon quand elle est à Granlieu... Puisqu'elle s'intéresse à la culture de ce pays, qu'on a si bien nommé le jardin de la France, il faut que je lui montre les petits pois nains qui sont en fleur. C'est une espèce tout à fait hors ligne, madame, ajouta-t-elle, et je puis vous en garder si vous le désirez.

M<sup>me</sup> Harrison témoigna une extrême reconnaissance et aussi un intérêt très vif pour les petits pois.

Nelly se résigna à les suivre, admirant la bonne grâce de l'étrangère, que M<sup>lle</sup> Sylvie promenait sans pitié en plein soleil, ne lui faisant grâce ni d'une tomate ni d'un oignon, et cherchant involontairement à comprendre son mobile. Car elle ne se faisait pas, comme sa tante, l'illusion par trop naïve de croire à l'intérêt de M<sup>me</sup> Harrison pour des objets mesquins et vulgaires, pour des soins et des essais qui restaient bien au-dessous de la sphère élégante où elle se mouvait. Son excessive complaisance ne pouvait provenir que d'un fonds de bonté et d'amabilité naturelle, ou du désir inexplicable de se concilier les bonnes grâces de la vieille demoiselle. Nelly cherchait à la comprendre, mais la sentait instinctivement trop compliquée pour sa nature droite et simple. Elle se serait trouvée naturellement portée de sympathie vers elle, peut-être à cause de sa rare et étrange beauté, car une beauté d'un certain ordre est un attrait en ce sens qu'elle donne je ne sais quel espoir de trouver une âme s'harmonisant avec l'enveloppe ; mais la pointe d'excentricité de M<sup>me</sup> Harrison l'avait déconcertée, peut-être parce qu'elle n'y sentait pas uniquement l'exubérance de la jeunesse, mais un besoin défini d'affirmer et de mettre à part sa personnalité. Ce qu'Hubert avait raconté du mariage de M<sup>me</sup> Harrison avait encore plus rebuté Nelly. Trop droite et trop loyale pour admettre l'existence d'un marché dans la décision la plus grave que puisse prendre une femme, elle était aussi trop jeune et trop inexpérimentée pour excuser un sen-



timent bas et vénal, une défaillance du sens moral et du respect de soi-même.

Quand on est jeune, on saisit difficilement les natures complexes, on est disposé à les voir tout d'une pièce, absolument bonnes ou absolument mauvaises, et la jeune fille, ayant renoncé à la solution de ce qu'elle considérait comme une énigme, songea tout à coup à Hubert et se demanda s'il était dans le jardin, s'il connaissait la présence de M<sup>me</sup> Herrison et s'il se dispenserait de la saluer.

M<sup>lle</sup> de Sommerives n'eût probablement fait grâce d'aucune plate-bande à sa visiteuse. Mais, comme elles passaient près de la charmille pour aller voir les melons dans les bâches, la jeune femme admira les vieux tilleuls, et Nelly s'empressa de lui offrir de se réfugier à leur ombre.

— C'est une allée à l'ancienne mode, qui ne vaut pas les bouquets d'arbres de Granlien, dit M<sup>lle</sup> Sylvie en secouant la tête.

Mais M<sup>me</sup> Herrison trouvait avoir fait assez de sacrifices aux exigences de l'hospitalité. Elle témoigna donc le désir de se reposer sous ces beaux vieux arbres, et M<sup>lle</sup> Sylvie, prenant son parti, fit un petit signe à sa nièce.

— Fais servir ce que j'ai demandé, ma chère, là, sous la charmille, sur la petite table du jardin.

Nelly se dirigea vers la maison, tandis que sa tante pénétrait avec M<sup>me</sup> Herrison dans l'allée sombre et fraîche. Au même instant, le parfum

âcre d'un cigare arriva jusqu'à elle et lui révéla la présence d'Hubert dans cette retraite qu'il avait cru inaccessible, mais d'où il n'avait pu manquer de voir et d'entendre les trois femmes dans le potager.

Elle s'acquitta rapidement des soins qui lui avaient été confiés ; elle arrangea elle-même sur un plateau les gâteaux, les prunes, un flacon de vin d'Espagne, puis reprit la route du jardin. Hubert se tenait debout près des deux dames, qui s'étaient assises. Il s'appuyait contre le tronc d'un tilleul, et elle s'écria involontairement :

— Hubert, vous écrasez mes volubilis !

Il sourit, se retourna, et la petite main de Nelly redressa avec une sorte de tendresse la fleur froissée. C'était une corolle veloutée, d'un violet rouge, ressortant sur les feuilles en fer de lance et les vrilles d'un vert tendre qui l'encadraient.

— Nelly aime tant ses fleurs ! dit M<sup>lle</sup> Sylvie, cherchant à expliquer ce qu'elle considérait comme un enfantillage.

— Elle fait mieux que les aimer, elle en a l'intelligence, ajouta Hubert avec un sourire.

— C'est si joli ! Et cela convient si bien aux jeunes filles d'aimer les fleurs ! dit à son tour M<sup>me</sup> Herrison.

M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)

## Economie Domestique

### NETTOYAGE DES CORSAGES DE BAL

Un corsage blanc, bleu ou rose, qu'il soit décolleté ou non, se salit facilement lorsque l'on danse, et les petits côtés, sous le bras droit, doivent être remplacés.

Pour remédier à cet inconvénient, on prend un petit chiffon blanc plié en plusieurs doubles et on le trempe dans une petite quantité de Bengaline. On passe ce chiffon dans toute la longueur et la largeur des petits côtés, en ayant soin d'essuyer et de remouiller plusieurs fois, jusqu'à ce que les parties salies reprennent leur fraîcheur.

L'opération peut se recommencer un nombre indéfini de fois.

Les souliers de satin se nettoient de la même manière.

Les taches de boue sur les robes ou les manteaux sont très rebelles ; elles ne disparaissent complètement qu'en les humectant à l'aide d'un petit morceau de flanelle trempé dans la Bengaline et en essuyant rapidement.

## VERS DIEU



OMME parfois au sol obscur  
La fatigue abat l'hirondelle,  
Et comme aussitôt un coup d'aile  
La relève aux sentiers d'azur ;

Souvent ainsi, las de ma route  
Et du ciel perdant les chemins,  
Je sens le poids des maux humains  
M'attirer dans la nuit du doute.

Mais, ô mon Dieu, j'en sors vainqueur  
Au premier élan de mon cœur !  
Ni le péché ni la souffrance

N'ont jamais opprimé ma foi,  
Et mon âme est une espérance  
Qui remonte toujours vers toi !



# Une histoire d'enfant

(SUITE ET FIN)



Léo avait une faiblesse; celle de prolonger au lit le demi-sommeil du matin, et depuis tant d'années qu'ils étaient mariés, Hélène n'avait pu apprendre à le laisser en repos. On eût dit que précisément à l'heure où il voulait dormir, toutes sortes de questions importantes revenaient à l'esprit de sa femme. Impossible d'attendre pour les résoudre!

Léo répondit par un grognement sourd en se tournant du côté du mur, avec ostentation.

— Comment trouves-tu le petit Nando?

Pas de réponse. Pourtant elle savait bien qu'il ne dormait pas. Elle répéta plus fort :

— Je te demande comment tu trouves Nando?

— Insupportable! grommela Léo avec colère.

Hélène eut le même sourire railleur qui, la veille, avait accueilli l'opinion de Marthe. Mais elle se fit d'amères réflexions sur l'égoïsme de son entourage. Un enfant ravissant, bien élevé; un enfant comme on n'en avait jamais vu, et dans sa maison, tout le monde n'avait qu'une pensée, celle de s'en débarrasser le plus vite possible!

— Enfin, ma famille ne te sera pas longtemps à charge! dit Hélène, en se levant, pour rentrer dans son cabinet de toilette.

Léo ne l'entendit pas; il s'était tranquillement replongé dans son sommeil, et sa première idée, au réveil, fut de retrouver le verset de psaume que dans son enfance on lui faisait réciter avant le repas. A son grand regret, il ne put se le rappeler qu'à moitié; il aurait voulu l'enseigner à Nando.

Marthe apparut au premier coup de sonnette de sa maîtresse.

— Amène-moi le petit, dit Hélène, sans répondre à son bonjour. La femme de chambre ne bougea pas. Hélène la regarda avec étonnement.

— Après votre toilette, fit Marthe tranquillement; et, pour la première fois, la jeune femme se dit que Marthe avait de petits yeux verts très désagréables.

— Tu as raison, répondit-elle, cependant, comme intimidée.

La toilette faite, Marthe sortit chercher Nando, et revint dire qu'on ne le trouvait nulle part. C'était un mensonge; elle avait vu l'enfant se promener avec son père dans le jardin; mais tant qu'elle pourrait l'empêcher, il ne pénétrerait pas dans le cabinet d'Hélène; c'était son domaine à elle.

— Il sera allé jouer avec le fils du cocher d'à côté. Ils ont déjà noué hier une grande amitié, pendant que Madame s'imaginait que le petit dormait. Il s'était levé et causait avec ce gamin sur le pas de la porte.

— Les enfants vont aux enfants, répliqua Hélène, quoique cette connaissance lui déplût fort, car « le fils du cocher d'à côté » était son épouvantail, un affreux gamin qui jetait des pierres aux passants, attachait le chien de garde à la porte, par la queue; arrachait, à travers la grille, toutes les branches qu'il pouvait atteindre, bref, avait épuisé la patience même de Léo!

On déjeuna dans le pavillon, et, quand Nando se fut assis près d'elle, sa tante commença à lui dire que le petit voisin était très méchant et qu'il arrachait toutes les fleurs.

Involontairement elle s'était déjà approprié son langage et savait lui représenter les choses de la façon la plus propre à le frapper.

— Alors l'oncle Léo ne lui donnera jamais de fleurs, répondit Nando, avec un grand sang-froid, et l'oncle Léo fut très flatté.

— Oui, mais il ne faut pas causer avec lui comme tu as fait hier à la grille du jardin.

L'enfant la regarda étonné, et se tut.

— Pourquoi es-tu sorti hier en cachette, quand je t'avais dit de dormir, Nando?

Il se taisait toujours, mais il avait cessé de remplir sa bouche de gâteaux. Léo et Paul regardaient Hélène, et le premier lui dit :

— Comment veux-tu que cet enfant sache pourquoi il est sorti hier?

— Il le sait fort bien, fit Hélène irritée; il a joué avec ce même petit garçon; Marthe me l'a raconté.

Paul mit la main sur la tête de son fils et prit la parole à son tour :

— As-tu parlé hier au méchant garçon, Nando?

— Quel méchant garçon, papa?

— Celui dont tante Hélène dit qu'il arrache les fleurs.



— Mais, papa, je ne l'ai jamais vu. Quand je le verrai, je lui dirai bien qu'il ne faut pas toucher aux fleurs.

Paul regarda sa sœur avec reproche, et Léo, se tournant vers elle, lui dit :

— Quand on ne s'entend pas à diriger les enfants, il vaut mieux ne pas s'en mêler.

— Prends cela pour toi, répliqua Hélène avec colère.

Les grands yeux de l'enfant ne quittèrent pas la figure irritée de sa tante, durant la pénible pause qui suivit. Tout d'un coup, il dit :

— Tu n'es pas fâchée contre moi, tante Hélène, mais seulement contre le méchant garçon ?

Elle rougit et l'embrassa.

— Tu es mon cher petit Nando !

Dans sa candeur, il lui avait donné une leçon. Elle eut honte de s'être abandonnée à la colère devant ce petit être si doux.

Elle en fut plus douce envers Marthe, qu'elle alla chercher aussitôt après le déjeuner pour lui dire qu'il y avait eu erreur, que Naudo n'avait pas joué avec le petit voisin. La femme de chambre feignit l'étonnement.

— C'est fort possible, Madame. Le domestique me l'avait dit, et je ne savais pas, en vous le répétant, que vous y attacheriez tant d'importance. Sans cela, je me serais mieux informée.

Hélène eut un poids de moins sur le cœur. Elle avait craint que Marthe n'eût voulu noircir l'enfant, et toutes les manœuvres analogues lui étaient odieuses. Elle chérissait avant tout la paix et la tranquillité ; elle aimait mieux fermer les yeux que de gronder ses domestiques ; tous ceux qui l'approchaient devaient être en bons termes les uns avec les autres.

— Cet enfant est vraiment délicieux, dit elle à Marthe, je te l'enverrai un peu quand je sortirai avec mon frère.

— Je vous remercie, Madame, j'ai mon ouvrage, et je ne tiens pas, sur mes vieux jours, à redevenir bonne d'enfants. Laissez le petit avec Monsieur ; il ne voit plus que ce petit singe depuis que nous l'avons dans la maison.

— Mais, Marthe, que dis-tu là ? Mon mari ? Il prétend que Nando est insupportable !

— Je sais ce que je sais, fit Marthe, et Hélène s'éloigna avec l'impression désagréable que sa femme de chambre se permettait à son égard d'inconcevables façons et ne se laissait plus imposer par elle. Pour une nature paisible, c'était fort déplaisant, et, de plus, Hélène se sentait confuse vis-à-vis d'elle-même, d'avoir laissé les choses aller si loin. Elle punirait Marthe en ne lui disant pas un mot de la journée ! Qu'avait-elle donc contre ce pauvre orphelin ? Il fallait n'avoir pas de cœur pour ne pas aimer Nando.

Elle le dit à son frère, lorsqu'ils furent montés en voiture pour aller visiter la dernière pension

qu'on leur eût recommandée. La maison était d'aspect agréable, propre, bien tenue, au milieu d'un vaste jardin. Par bonheur, il restait une place libre.

— Avant hier nous n'aurions pu prendre personne. Ce lit n'est vide que d'hier, dit la directrice.

— Comment cela, au milieu d'un semestre ? demanda Paul.

— L'enfant a été emmené par ses parents.

— Il n'était pas malade ?

— Non, il avait seulement un refroidissement.

— Qui est-ce donc ? dit Hélène, afin de pouvoir prendre d'autres informations.

Après avoir hésité, la directrice nomma un nom inconnu.

— Les parents habitent la campagne, ajouta-t-elle.

— Cela ne te paraît pas inquiétant ? dit Paul à sa sœur ; Hélène rit de ses craintes.

— Tu vois des fantômes partout. On n'enverrait pas un enfant malade à la campagne, mais à l'hôpital des enfants.

Paul tressaillit. Si son enfant tombait malade, pendant qu'il serait là-bas, au loin, on le transporterait dans un hôpital ! Il eut un mouvement de haine contre sa sœur. Mais il était habitué à se dominer et demanda à voir l'infirmerie. On lui montra, dans le jardin, un pavillon séparé qui ne contenait que deux chambres.

— Nous avons, grâce à Dieu, rarement l'occasion de nous en servir, dit la directrice. Les enfants malades sont généralement repris par leurs parents.

— Mais ceux qui n'en ont pas ? fit Paul d'un air sombre.

— Ils ont du moins des tantes, dit Hélène.

Paul ne releva pas cette parole ; elle n'était dite que pour la forme ; sa sœur lui avait assez manifesté ses véritables sentiments. Il insista vivement près de la directrice pour que son fils ne prit aucune leçon, qu'on le traitât avec la plus grande douceur, et surtout qu'on soignât sa santé, sans épargner les peines ni l'argent. La directrice, un peu piquée, répliqua qu'elle prenait soin de tous les enfants de la pension comme des siens propres, et Hélène ajouta :

— Tu oublies, Paul, que je suis là et que je viendrai régulièrement m'informer du petit.

En remontant en voiture, Paul couvrit son visage de ses deux mains et soupira profondément.

— Il me semble que je n'y survivrai pas ! Que sera la vie avec cette pensée ?

Hélène se taisait, toute intimidée. Après un long silence, son frère reprit :

— Pardonne-moi, Hélène, même si tu ne me comprends pas.

— Je comprends que cette séparation t'est fort pénible. Ne peux-tu donner ta démission ?



— Si cela devait rendre une mère à Nando, je le ferais, dit-il, amèrement.

Le lendemain, il conduisit son fils à la pension. Il n'eut pas le courage de lui dire adieu ; il lui dit qu'il espérait venir le voir le dimanche suivant.

— Est-ce bien loin, dimanche ? demanda l'enfant.

— Dans trois jours.

— Pendant trois soirs, je ferai ma prière tout seul !

— Tu la feras avec le bon Dieu, Nando, dit Paul qui étouffait. A la porte, il fit un dernier signe à son fils, qui le suivait des yeux, sans pleurer, avec une expression si navrante que le père n'osa plus se retourner. Il se fit conduire à la gare, écrivit de là deux lignes à sa sœur pour qu'elle lui envoyât ses malles, et partit.

Le lendemain, Hélène parcourut sa jolie maison, qui lui semblait tout d'un coup triste et vide, sensation qu'elle n'avait jamais éprouvée jusqu'alors. Son mari passait vraiment trop de temps hors de chez lui ! Puis, elle pensa au pauvre Paul.

— Je ne dirai pas dimanche à Nando que son père est parti tout à fait ; il vaut mieux attendre.

Marthe s'empressait d'effacer jusqu'aux moindres traces du passage de l'enfant. Hélène, la voyant emporter la chaise et le coussin qui servaient à Nando dans la salle à manger, lui dit :

— Laisse-donc cela en place ; cela ne gêne pas.

— Mais il ne viendra pas dîner aujourd'hui, en tous cas ?

— Pourquoi non ? répliqua la jeune femme.

Et l'envie subite la prit d'aller chercher son neveu. Elle se persuada que c'était la meilleure manière de l'accoutumer graduellement au régime de la pension. Il y avait passé un jour entier ; aujourd'hui, on pouvait l'en faire sortir un peu.

Mais lorsqu'elle arriva et qu'elle demanda l'enfant, on lui répondit que son mari était lui-même venu le chercher pour lui faire faire une promenade.

— Mon mari ! répéta-t-elle, confondue.

— Oui, madame, l'oncle du petit.

Hélène retourna chez elle, très froissée pour beaucoup de raisons. Au fond, ce qui l'irritait, c'était de ne pouvoir satisfaire son désir de revoir l'enfant, mais elle se monta la tête contre Léo.

Elle trouvait impardonnable qu'il se fût caché d'elle, au lieu de lui parler simplement de son projet d'aller chercher Nando, comme si elle n'avait pas les premiers droits sur son neveu. Elle arpenta le salon, repassant les reproches qu'elle allait lui faire, la grandeur de son offense et son irritation ne faisaient que croître. Enfin, une voiture s'arrêta devant la porte ; Léo parut, mais seul. C'était trop fort.

Elle courut au-devant de lui.

— Pourquoi n'as-tu pas amené Nando ?

— Nando ? Moi ? dit-il stupéfait.

— Alors je vais le chercher, fit Hélène résolue.

Elle courut mettre son chapeau et sauta dans la voiture, qui allait repartir.

— Mais Hélène, c'est déraisonnable ! s'écria Léo.

Sa femme ne l'écouta pas. Elle voulait l'enfant ; elle éprouvait une vraie colère contre son mari de lui avoir fait tous ces mystères et de vouloir, c'était évident, lui dérober la première place dans l'affection de leur neveu. Loin de s'en douter, Léo s'était remis tranquillement à sa table et feuilletait des actes.

Hélène trouva l'enfant déjà couché, car il était sept heures quand elle arriva au pensionnat. Elle hésita un instant, mais elle n'avait jamais appris à commander à ses fantaisies, et elle crut voir le sourire satisfait de Marthe si elle revenait seule. Elle ordonna donc positivement de rhabiller le petit, car elle voulait l'emmener passer la nuit chez elle, promettant de le ramener le lendemain. Nando fut ravi, la directrice fronça le sourcil et déclara que ce n'était pas raisonnable ; néanmoins, elle ne résista pas.

En route, Nando toussa une fois et Hélène sentit une lame aiguë lui traverser la poitrine : s'il prenait un refroidissement ? Il faisait beaucoup de vent, ce qui n'est pas rare après une chaude après-midi de mai ; elle-même tremblait de froid. Nando était assis près d'elle et attachait sans mot dire les yeux sur les lanternes de la voiture ; elle l'attira sur ses genoux et le serra contre elle avec une sensation nouvelle et étrange. L'enfant dégagea sa petite tête et chercha à la regarder, mais, dans cette obscurité, il ne put distinguer son visage et soupira.

— Qu'as-tu ? Souffres-tu ? demanda-t-elle, inquiète.

Il secoua la tête.

— N'est-ce pas que papa est déjà parti ?

— Mais il reviendra bientôt.

— Non, pas bientôt, mais je veux être très sage, pour que le temps passe plus vite.

Cependant, il soupira une seconde fois. Hélène se sentit sans forces contre ce chagrin résigné.

— Est-ce que l'oncle Léo t'a dit que papa était parti ? demanda-t-elle enfin.

— Non, il a dit qu'il ne savait pas, mais cela m'a fait deviner, fit Nando de son air entendu.

Hélène eut un mouvement de joie quand la voiture entra dans sa cour et qu'elle put mettre enfin son neveu à l'abri. Léo, en les entendant, ne bougea pas de sa table à écrire ; Hélène se demanda ce qu'il avait, mais Nando alla de lui-même à son oncle et se planta devant lui.

— Me voilà, oncle Léo !

— Tant mieux, mon enfant.

Au même moment, on annonça le dîner, en



retard d'une heure ; Léo prit Nando par la main et le conduisit à la salle à manger. Près du couvert du maître de maison, était disposé le journal, dont il rompit la bande dès qu'il eut avalé son potage. Nando n'allait pas aussi vite, car la cuillère était trop grande ; Hélène se décida à le faire manger.

— Pourquoi l'oncle lit-il le journal ? demanda Nando à demi-voix et tout étonné.

— Il lit toujours à table, parce qu'il n'a personne avec qui causer, répondit Hélène autant pour son mari que pour l'enfant. Elle était tellement faite à cette habitude, qu'elle n'avait jamais songé à s'en fâcher ; tout d'un coup, il lui sembla y voir une offense envers elle.

— Mais il peut causer avec nous !

Léo entendait naturellement cette conversation. Il répondit, en repliant son journal :

— Certainement, petit, tu as raison ! Et se tournant vers sa femme : Je te demande bien pardon.

— Oh ! j'y suis accoutumée, fit-elle avec froideur.

L'enfant les observait, tout inquiet.

— Tu m'as gâté, dit son mari en posant sa main sur la sienne ; c'est ta faute !

Elle rougit à cet accent affectueux ; elle se sentait vraiment coupable, sans savoir de quoi. Il lui semblait que, depuis longtemps, très longtemps, elle méconnaissait à dessein les qualités de son mari. Et ces yeux perçants de l'enfant, dont l'expression redevenait joyeuse en voyant Hélène s'efforcer de sourire !

— Avec qui as-tu joué, Nando, après que je t'ai ramené chez M<sup>me</sup> Mehler ? demanda Léo.

— Avec un petit garçon qui s'appelle Frédéric, mais il n'est pas gentil.

— Qu'a-t-il fait ?

— Je ne peux pas le dire ! fit l'enfant, très grave.

— Même pas à moi ? demanda Hélène. Et le mari et la femme se regardèrent très divertis.

— Alors, tout bas !

Hélène approcha son oreille, mais il lui fit d'abord promettre de ne rien répéter à son oncle, qui se fâcherait, puis il chuchota très distinctement.

— Il a dit de la dame : « Qu'elle aille au diable ! »

— C'est affreux ! fit Hélène, ayant grand-peine à s'empêcher de rire.

Léo demanda à quoi ils avaient joué, et Nando expliqua qu'ils avaient construit une maison avec des morceaux de bois et des petits bouchons.

— C'est sans doute la méthode Fröbel, dit Léo.

Hélène demanda des explications et les trouva si intéressantes qu'elle se promit, le lendemain, d'acheter des jouets analogues.

— Tu n'en trouveras pas ici, car il y a beaucoup d'adversaires de ce système d'éducation, et précisément, chez nous, il a peu de succès.

— Que de choses tu sais, Léo ! Pourquoi ne m'as-tu jamais parlé de tout cela ?

Il sourit.

— Je croyais que tu ne t'y intéresserais pas.

— Oh ! tout ce que tu racontes m'intéresse. Que disent les adversaires de cette méthode !

— Ils soutiennent qu'on a tort de tout réduire à un système, pour des enfants aussi jeunes ; qu'en outre, en supprimant la frontière établie entre le jeu et le travail, on jette la confusion dans ces petits cerveaux, etc. Il y a certainement des enfants pour lesquels le jeu cesse, ainsi réglé, d'être un plaisir.

Nando bâilla, rappelant à Hélène que l'heure de son coucher était depuis longtemps passée.

— Léo, dit-elle timidement, serais-tu contrarié si je faisais mettre son petit lit dans notre chambre ?

— Non, cela ne me gênerait pas, mais ce serait déraisonnable. Nous l'éveillerions. Laisse-le coucher avec Marthe dans la chambre bleue.

— Comme tu voudras.

Hélène donna des ordres, se leva de table et prit dans ses bras l'enfant à moitié endormi, pour l'emporter ; mais il était trop lourd ; elle dut le mettre à terre et le conduire par la main. Elle voulut ensuite le déshabiller rapidement, mais elle ne s'y entendait pas et Nando était un petit maniaque qui prétendait suivre de point en point l'ordre habituel : d'abord les bottines, puis le petit pantalon. L'opération fut très longue ; cependant Hélène ne voulut appeler personne à son aide, même pour laver l'enfant, et l'inquiétude la reprit en l'entendant de nouveau tousser. Enfin, il fut dans son lit ; elle le couvrit chaudement, lui fit faire sa prière et demeura assise au pied de la couchette. De temps à autre, elle se relevait pour venir le regarder ; ses grands yeux étaient toujours ouverts, on eut dit qu'il ne pouvait s'endormir. Elle lui prit la main, qu'elle trouva brûlante et lui demanda avec anxiété d'où il souffrait.

— La tête ! murmura-t-il, mais presque aussitôt il s'endormit. Elle aurait pu s'éloigner doucement ; il lui fut impossible de s'y résoudre. Il aurait fallu appeler Marthe, et elle savait d'avance que celle-ci consentirait de mauvaise grâce à coucher près de l'enfant. Elle eut bien préféré rester elle-même ; mais elle n'osa pas le proposer à son mari.

Enfin, elle se décida à quitter la chambre, et fit dire à Marthe, par le domestique, de passer la nuit près de Nando. Elle vint alors s'installer dans le cabinet de son mari, sous la lampe, avec une broderie depuis longtemps commencée. Léo se retourna en la voyant entrer ; le visage d'Hélène avait un éclat inaccoutumé,



qui l'embellissait fort, quoiqu'elle fermât à demi ses yeux éblouis par la lumière vive.

— Il dort? demanda son mari.

— Oui, répondit-elle tout bas, comme si elle craignait d'éveiller Nando; mais il a eu beaucoup de peine à s'endormir; je le trouve brûlant.

— Peut-être l'avons-nous fait dîner trop tard?

— Il n'a pris qu'un peu de soupe. J'ai peur, Léo, d'avoir été déraisonnable en l'emmenant ce soir, ajouta-t-elle, timidement.

Il la regarda. Sa femme, qui avait toujours raison, si bien que depuis des années il ne discutait plus avec elle, tant elle était persuadée de sa propre infaillibilité, sa femme convenait elle-même d'un tort!

— Ce n'était pas raisonnable, Hélène, dit-il doucement. Mais je ne crois pas que cela ait pu lui faire du mal.

Il vint s'asseoir près d'elle et étudia attentivement le dessin de sa broderie.

— Tu dois avoir quelque livre qui traite des soins à donner aux enfants; veux-tu me le prêter? Maintenant que nous aurons souvent Nando, je ne voudrais pas demeurer aussi ignorante sur ces questions. Dire que je n'avais jamais entendu prononcer le nom de Fröbel?

Léo chercha dans les rayons de sa bibliothèque, mais il ne trouva qu'un ouvrage français qu'il feuilleta et dont il ne fut pas satisfait.

— Je n'ai que des études physiologiques sur les enfants, Hélène; nous n'avons jamais eu besoin de conseils pratiques.

Il craignit qu'elle ne vit dans ses paroles un reproche auquel il ne songeait guère, et il l'entoura de son bras.

— Tu es mon enfant, et je sais t'étudier sans livre.

— Oh! Léo, comment peux-tu me gâter ainsi? On nous croirait encore dans la lune de miel.

Marthe entra en ce moment et demanda d'une voix aigre s'il était vrai que Madame lui eût fait donner l'ordre, à elle, de coucher près de cet enfant étranger.

— Oui, ma bonne Marthe, je voulais te prier... commença Hélène, intimidée.

— J'obéirai à Madame, interrompit la servante d'un ton impertinent, mais je tiens à lui dire...

— Vous oubliez que vous parlez à votre maîtresse, dit Léo brusquement. Faites tout de suite ce qu'elle vous commande et sans discuter.

Hélène tremblait devant la colère inaccoutumée de son mari; elle croyait que Marthe allait répondre, mais celle-ci disparut aussitôt.

— Comment peux-tu, Léo! fit la jeune femme effrayée.

— Dois-je supporter que cette insolente te parle sur ce ton?

— Mais c'est sa manière!

— Alors elle fera bien d'en changer.

— Tu sais qu'elle m'a portée dans ses bras et qu'elle m'aime par dessus tout?

— C'est encore pire, qu'elle ait si peu de tact!

Il se remit à son bureau, tournant le dos à sa femme. Leurs soirées s'écoulaient ainsi depuis bien des années; mais le souffle de tendresse qui avait passé sur eux rendit douloureux à Hélène cet isolement réciproque.

Son mari était fâché contre elle, comme Marthe, et toujours à cause de l'enfant! Non, c'était bien sa propre faute, car elle avait été déraisonnable d'emmenant son neveu à pareille heure! Elle ne l'avait pas fait par affection pour lui, mais par pur égoïsme! À présent, elle était possédée de la frayeur qu'il ne tombât malade, et cependant elle n'osait retourner près de lui, de peur de rencontrer Marthe.

— Il est temps de dormir, dit Léo, vers dix heures. Tous deux se levèrent.

En dépit de ses inquiétudes, Hélène s'endormit très vite. Mais elle crut n'avoir pas fermé l'œil, quand un cri aigu la réveilla et la fit crier à son tour.

— Mon Dieu! Léo! l'enfant! de la lumière?

Elle sauta de son lit dans l'obscurité, et, avant que son mari eût allumé une bougie, elle était à la porte de la chambre bleue, s'efforçant en vain de l'ouvrir. Léo arriva et tourna la clef placée en dehors. Hélène ne savait plus si elle avait réellement entendu un cri, ou si elle avait seulement rêvé que Marthe faisait du mal à l'enfant. Elle n'avait pas rêvé, car Nando, tremblant, se jeta tout en larmes dans ses bras.

— Tante Hélène, je t'appelais toujours! L'homme noir voulait m'emporter; la porte était fermée. Tante Hélène, ne t'en va pas!

Il avait la fièvre, ses yeux brillaient, sa voix était rauque et sa respiration sifflante. Léo posa la bougie sur la table et prit l'enfant dans ses bras pour le remettre au lit.

— Laisse-moi l'emporter dans ma chambre, lui dit Hélène.

— Non, sois calme, raisonnable; donne-lui à boire. Ensuite tu iras t'habiller, car il faut rester près de lui.

Léo s'était aperçu que le grand lit n'était point défait. Le petit malade avait donc passé la moitié de la nuit seul et enfermé sous clef. Il serra les poings avec colère.

Nando avait le délire. Son oncle lui mit un mouchoir mouillé autour de la tête, mais il l'arracha.

Quand Hélène revint en robe de chambre, son mari lui dit :

— Je vais chercher le docteur.

— Léo, je t'en prie, ne t'en va pas? S'il allait mourir? Que puis-je faire? Dis-moi du moins ce qu'il a, selon toi? Crois-tu qu'on l'ait empoisonné?



— Tu es folle! Cet enfant avait déjà la fièvre hier; c'est peut-être le croup, sa voix est si rauque! ou quelque maladie éruptive. Nous ne pouvons rien faire sans consulter le médecin. Pauvre petit!

— Comme il a dû avoir peur tout seul! Dieu sait combien de temps il a crié!

Léo partit, et Hélène, agenouillée près du petit lit, dévora ses larmes. Elle tenait la main de Nando et y appuyait sans cesse ses lèvres. Quel sacrifice offrir pour obtenir du ciel qu'il ne mourût pas, que cette douce petite vie ne s'éteignît pas avant l'heure? Cinq minutes seulement s'étaient écoulées depuis que son mari avait refermé la porte. Il lui faudrait bien une heure pour ramener du secours. A quoi bon un médecin, si Nando devait mourir! Plus jamais elle ne serait heureuse; elle voyait s'allonger devant elle une suite d'années désolées; elle ne pensait pas même à son frère, elle ne songeait qu'à sa propre souffrance! La respiration de l'enfant lui semblait s'accélérer; il toussa, quelle horrible toux! Elle crut qu'il étouffait et le soutint dans ses bras. Il la regarda les yeux dilatés, et dit :

— Papa? où est papa?

Hélène, sans répondre, le recoucha et caressa son visage brûlant, il tomba dans le demi-sommeil de la fièvre. Elle le vit déjà mort et une telle angoisse déchira sa poitrine qu'elle crut aussi mourir. A quoi avait-elle songé, de laisser aller cet enfant chez des étrangers? C'était là sans doute qu'il avait pris le germe de son mal; elle se souvint avec remords qu'un autre petit malade avait occupé son lit avant lui. Comment avait-elle pu être assez égoïste pour ne pas s'en préoccuper? Le ciel l'en punirait sans doute! Pouvait-elle implorer sa miséricorde après avoir montré si peu de cœur?

Que Nando fût sauvé, et il deviendrait son fils; elle lui sacrifierait tout, tout, même l'amour de son mari, si Léo avait vraiment la cruauté de l'aimer moins à cause de cela. Mais elle savait qu'il ne l'aimerait que davantage, si elle s'occupait des autres, au lieu de ne songer qu'à elle-même. N'avait-elle pas senti ce soir, chez lui, une tendresse évanouie depuis bien des années? Tout d'un coup elle vit nettement ce qu'était leur existence conjugale et quelle chose creuse que leur prétendu bonheur. Chacun d'eux avait vécu pour soi; et s'ils étaient l'un et l'autre trop bien élevés pour se chercher quelle, aucune abnégation tendre ne les avait rapprochés! Et leur vie aurait pu être si différente! Mon Dieu, n'était-il pas trop tard pour recommencer à nouveau!

Nando toussa encore. Elle l'enveloppa de ses bras et murmura :

— Mon enfant, mon cher petit enfant.

Elle baisa ses cheveux et inonda son foreiller de larmes. Jamais elle n'avait pleuré ainsi, jamais elle n'avait aimé comme elle aimait ce pauvre petit être souffrant! Sa tendresse ne pouvait-elle vaincre le mal? Il parlait dans son délire, elle ne le comprenait pas; mais elle éprouva une secousse douloureuse en l'entendant soudain appeler sa mère. Alors elle songea à Paul. Son propre amour lui faisait comprendre ce que la séparation avait dû coûter à son frère; jusqu'alors, cela n'avait été pour elle que des mots.

Enfin, une voiture s'arrêta devant la porte. Léo revenait avec le médecin.

L'enfant avait une inflammation de la gorge, peu dangereuse pour le moment, mais qui pouvait être le début d'une scarlatine.

— Hélène, va te recoucher, dit Léo inquiet, en voyant les yeux battus de sa femme, je resterai près de lui. Tu serais malade demain!

Mais Hélène refusa de s'éloigner. Elle avait en réserve des forces inconnues des autres et d'elle-même. Ce ne fut pas une nuit, mais bien des nuits qu'elle passa près de Nando; elle voulait mériter son enfant. La scarlatine fut mauvaise, le petit malade demeura de longs jours entre la vie et la mort. Sans les soins d'Hélène peut-être aurait-il succombé!

Le matin qui suivit le début de la maladie, Marthe parut dans la chambre. Au milieu de ses angoisses, Hélène l'avait oubliée; mais son indignation se réveilla, surtout quand celle-ci commença à dire :

— Vous voyez, Madame, ce qu'on gagne à se charger des enfants des autres!

D'un geste indigné, Hélène montra la porte. Plus tard, dès qu'elle put quitter Nando, elle alla trouver son mari et lui déclara qu'elle ne voulait plus revoir Marthe. Il n'avait qu'à la renvoyer, elle lui paierait une rente; mais quant à la souffrir dans leur maison, près de ce pauvre enfant, jamais! Léo la regarda.

— Ne te presses-tu pas trop d'agir, Hélène; tu le regretteras ensuite?

— Quoi donc?

— D'avoir renvoyé ta vieille domestique.

— Tu ne sais pas comme elle déteste l'enfant! Et nous ne pourrions plus jamais nous séparer de lui, n'est-ce pas?

— Certainement, Hélène, il nous rendra non seulement plus heureux, mais meilleurs.

— C'est donc par égoïsme que nous le garderons?

— Evidemment! Mais il y a un égoïsme permis, celui qui consiste à faire son bonheur du bonheur des autres.

CARMEN SYLVA.





# REVUE MUSICALE

Théâtres lyriques. — Les grands concerts. —  
Nouvelles. — Musique de choix.



FIN! Paris reprend sa physiologie habituelle; on commence à circuler plus librement. Les cris de toutes sortes s'apaisent, les voix éraillées à bout de force se reposent, et nos oreilles aussi!

Mais il est probable que nos premières scènes lyriques nous laisseront encore un grand mois dans ce *far niente* auditif, avant d'ouvrir l'ère des nouveautés de 1891. L'Opéra semble repousser son *Magé* à la fin de février, et il est possible que cette date ne soit pas irrévocable. Le contraire nous étonnerait beaucoup, par exemple. Cependant ce n'est pas à la Direction qu'il faudrait attribuer ces retards; une véritable épidémie de bronchites a sévi sur les artistes de toutes classes, pendant la période sibérienne que nous avons subie.

Pour ne citer que les premiers, M<sup>me</sup> Melba a dû se reposer près de quinze jours, M<sup>me</sup> Adiny pendant une semaine. MM. Lassale et Vaguet ont de même payé leur tribut aux nombreux courants d'air dont se plaint le personnel de l'Opéra, et que la rigueur de cet hiver rend tout à fait meurtriers. Est-ce pour cela que M<sup>me</sup> Melba a sollicité et obtenu un congé d'un mois: du 15 janvier au 15 février, se rendant à Saint-Petersbourg? Comme Nice ou Monaco feraient bien mieux l'affaire de sa grippe que la Russie!

Les études de *Fidelio* sont déjà avancées, mais la date de cette première dépend de l'époque où M. Gevaert pourra se rendre à Paris. On sait que cet éminent musicien a écrit les récitatifs ajoutés à l'œuvre de Beethoven, lors des représentations qui ont eu lieu à la Monnaie de Bruxelles, et c'est lui qui doit en diriger les dernières répétitions sur notre première scène. C'est avec grand plaisir que l'on a accueilli la rentrée de l'excellent ténor Sellier, dans *Sigurd*, rôle créé par lui.

L'Opéra-Comique a fait de belles recettes avec *Benvenuto*, et on s'y occupe des nouveautés sur toute la ligne. La première qui passera sera, assure-t-on, les *Folies Amoureuses*, opéra-comique en trois actes, tiré de la pièce de Regnard, par MM. Lénéka et Matrat, musique d'E. Pes-sard.

En voici la distribution, sauf changements imprévus:

Albert . . . . .	MM. Fugère.
Crispin. . . . .	Soulacroix.
Eraste. . . . .	Clément.
Ragotin . . . . .	Thierry.
Agathe. . . . .	M <sup>mes</sup> Landouzy.
Lisette. . . . .	Molé.

Le rôle de Clitandre n'est pas encore distribué.

Viendra ensuite: *La Fille de Shylock*, de M. Def-fès, dont les interprètes principaux sont ainsi désignés:

Bassanio . . . . .	MM. Soulacroix.
Shylock . . . . .	Fournets.
Antonio . . . . .	Devineau.
Le Doge . . . . .	Bernaërt.
Un capitaine . . . . .	Troy.
Jessica. . . . .	M <sup>mes</sup> Simonnet.
Fortia . . . . .	Bernaërt.

Nous estimons qu'après ces deux ouvrages, M. Paravey se reposera sur les lauriers cueillis, et qu'*Enguerrande* et la *Légende de l'Ondine*, seront remis à une époque encore lointaine.

Une fois n'est pas coutume, et en attendant la réalisation de ces belles promesses, ne pouvons-nous risquer un œil et une oreille sur nos scènes d'opérette? Cela nous est d'autant plus possible qu'aux Bouffes-Parisiens, le cercle Funambulesque avait organisé une charmante représentation composée de trois pantomimes et une comédie, toutes remarquables à des titres divers. Sur la première, un acte de M. Scorbeller, M. F. Vidal a écrit une ravissante partition toute de grâce, et que l'auditoire a saluée de bravos mérités. Dans *Doctoresse*, par MM. G. Villeneuve et P. Hugonnet, M. Ed. Missa a fait apprécier une fois encore sa phrase élégante et son inspiration, où la banalité ne trouve jamais place. Une jolie comédie, un petit acte en vers, *Pedrolino*, de MM. H. Rémond, et Brunel pour la musique, a été aussi fort goûtée.

Cette intéressante séance s'est terminée avec Pierrot et Colombine, la pantomime par excellence, surtout lorsqu'elle est aussi bien traitée que *Cœur brisé* l'a été par M<sup>lle</sup> Arbel et M. G. Hüe. On a de suite compris que ce gracieux poème avait été inspiré à son auteur par l'exquis sonnet de Sully-Prudhomme, le *Vase brisé*, si heureusement mis en musique par M<sup>lle</sup> H. Wild. C'est un Pierrot poète, qui rêve d'azur et d'étoiles, dont M<sup>lle</sup> Arbel nous a conté les infortunes amoureuses avec tant de délicatesse. Mais l'ingrate Colombine lui préfère le bouillant Arlequin, et le tendre Pierrot se réfugie sous l'aile



de sa blanche fée, la poésie, qui n'étant pas de ce monde ne trahit jamais.

La petite partition de M. Hüe est une inspiration pénétrante d'un grand charme. Elle renferme des situations dramatiques d'un beau mouvement. Une élégante introduction fait pressentir tous les ravissants motifs qui vont éclore. Celui de l'intervention de la muse; la prière de Pierrot à l'insensible Colombine sont des pages de maître. Le morceau de la valse, la scène d'Arlequin avec Colombine, et le retour de la charmante phrase de la muse, entendue au début de l'œuvre mignonne, tout cela, dans ce cadre restreint, dénote un savant musicien mûr pour les grandes scènes. On sait que ce jeune compositeur est l'auteur de *Rubezahl*.

Les concerts du Châtelet consacrent cette année une large place sur leurs programmes aux œuvres des auteurs modernes. Dans de récentes séances, M. Colonne a beaucoup intéressé son fidèle public par d'attrayantes primeurs. Après la *Suite d'orchestre* si remarquable, de M. G. Pierné, celle de G. Fauré, extraite de *Caligula*, n'a pas été moins appréciée. L'orchestration y est d'une réelle délicatesse de tons et les détails se fondent en un tout harmonieux.

Plusieurs pièces, tirées des *Contes mystiques*, ont vivement impressionné l'auditoire, notamment le magistral *Prélude*, de M<sup>lle</sup> A. Holmès; *Le premier Miracle de Jésus*, de Paladilhe; le *Non Credo*, de Ch. Widor, et *La Prière*, de G. Fauré. Ces *Contes mystiques* forment un remarquable recueil où se trouvent de fort belles pages de nos compositeurs les plus distingués. M<sup>lle</sup> de Montalant les chante avec une réelle pureté de style. Plus récemment, une brillante rentrée de M<sup>me</sup> C. de Serres (Montigny-Rémaury), et début à Paris du pianiste-compositeur, Robert Fischhof, professeur au Conservatoire de Vienne. Grand succès pour les deux artistes et le vaillant orchestre. La première audition de *l'Orientale*, de Dolmetsch, et la deuxième des *Contes mystiques*, n'ont pas été accueillies avec moins de faveur.

De son côté, M. Lamoureux, sans abandonner son maître préféré, R. Wagner, réserve une petite place aux compositeurs français. Nous signalerons la première audition du *Menuet*, extrait d'une *Suite* de M. Albéric Magnard, écrite dans le style ancien et des mieux réussies. Il faut dire qu'avec une si parfaite exécution, les œuvres du plus sévère *classisme* prennent des teintes séduisantes. Cependant, la *Marche des Pèlerins*, de Berlioz, n'y a pas été rendue avec l'éclat habituel.

Au Conservatoire, les séances ont toujours l'attrait d'une exécution sans rivale. On y acclime peu à peu Wagner, mais les vrais dieux anciens n'y sont pas abandonnés. Il y a même souvent des exceptions en faveur des divinités

modernes, témoin la *Symphonie en sol mineur* de E. Lalo, une pièce de très belle ordonnance, dans toutes ses parties.

L'Hippodrome, mis en goût par l'immense succès de *Jeanne d'Arc*, mène avec rapidité les répétitions du *Néron*, de M. Lalo, dont M. Ch. Widor a écrit le scénario. On sait que l'auteur de *Jeanne d'Arc* s'est refusé à écrire la partie musicale de cet ouvrage pour laquelle M. E. Lalo ne semble pas un choix moins heureux. M. G. Marty, qui avait si habilement dirigé les études de *Samson* au Lyrique-Eden, est engagé pour conduire les répétitions de *Néron*.

On a déjà tant de fois annoncé la restauration de l'Opéra-Comique, qu'il faut n'accueillir qu'avec réserve la nouvelle d'un projet de reconstruction par une société privée. Souhaitons-lui surtout de n'être pas *privée* de fonds, d'autant plus que l'on assure que l'Etat n'aurait aucune somme à déboursier, pour le moment.

Nous n'avons pu trouver place, le mois dernier, pour annoncer la reprise des conférences-cours de M<sup>me</sup> Lafaix-Gonté, très suivies dans les salons de l'Institut Rudy. Aujourd'hui, nous n'avons plus qu'à en signaler le succès et tout l'intérêt que cette habile musicienne-professeur sait donner à son remarquable enseignement. Parmi les œuvres exécutées à ses diverses séances et analysées par elle, mettant en relief toutes leurs nuances et leurs beautés musicales, on a surtout remarqué : *Tristesse*, de G. Pierné; le *Madrigal*, de Th. Dubois; l'air de *Marie-Magdeleine*, de Massenet; celui du *Benvenuto*, de Diaz; ainsi que la jolie *Ronde du Mai*, d'A. Duvernay et nombre d'autres pièces de choix interprétées par ses meilleures élèves, qui sont des artistes de talent.

Il nous reste peu d'espace à consacrer aux compositions de choix. En voici quelques-unes dont le succès a été remarqué récemment encore à l'une des brillantes soirées de la comtesse de B. Ce sont, pour le piano, le charmant *Air de Ballet*, de Matias Miquel, délicatement enlevé par une ravissante jeune fille. — La belle valse de G. Lamothe, *Velléda*, dont l'inspiration est si colorée, sort tout à fait du moule banal par l'originalité et l'élégance de ses motifs; moyenne force. Editeur : Veuve E. Girod, 16, boulevard Montmartre. — Un bien gracieux petit duo pour voix de femmes, intitulé *Charmant Ruisseau*, par Al. Renaud, plaira par son caractère de naïve distinction. Editeur : H. Heugel, 2 bis, rue Vivienne. — Pour voix seule de mezzo-soprano : *Chant d'Avril*, par E. Anthiome, est une mélodie aux couleurs très poétiques et dont les paroles, d'un sentiment élevé, ont admirablement inspiré le musicien. Editeur : E. Froment, 12 et 15, passage du Saumon.

MARIE LASSAVEUR.



## CAUSERIE



ici sans toi.

Ma chère tante. Que deviens-tu au fond des bois avec les loups et la neige? Les échos refroidis de la montagne nous apportent à peine le murmure de ton nom, et je suis toute triste de vivre

Quand je dis que je suis triste, c'est une manière de présenter les choses en harmonie avec le début mélancolique de ma phrase; la vérité est que je me suis bien amusée la semaine dernière, tout en pensant que je me serais encore plus amusée si tu avais été avec moi.

Tous les journaux ont dit leur mot sur le théâtre que M. Gr. a fait construire dans son hôtel, place Delaborde; les uns ont parlé des trucs ingénieux qui transforment trois salons en longue galerie, de la scène charmante avec ses tribunes, des noms illustres qui foisonnent dans un public de choix, des regrets du maître Reyer qui voulait prendre la place de Zoulouf-pacha, pour causer avec son joli sérail; on a dit cela et bien d'autres choses; moi, je vais te donner les impressions de ton Yvonne, sans m'occuper de ce qu'ont raconté les autres.

Je suis arrivée un peu tard, quoique à l'heure; mais on avait été d'une exactitude! Rien de plus joli que ce coup d'œil d'une salle entièrement remplie de femmes assises, dans des toilettes de bal extrêmement claires, et, pour les faire mieux ressortir, un cadre d'habits noirs, comme qui dirait le cordon qui attache les fleurs d'un bouquet.

Ces deux cents femmes, en « grand habit », se connaissaient pour la plupart et c'étaient des sourires, des chuchotements, des reconnaissances; un bonsoir par ci, un coup d'éventail par là, tout en cherchant une place, enfin ce discret échange d'amitiés qui établissent comme un courant de sympathie entre un public prié, ses hôtes et ceux qui se préparent à les amuser là-bas, tout au fond, derrière le mystérieux rideau rouge.

Chut! voici les trois coups du régisseur, et la charmante opérette de M<sup>me</sup> Viardot : « *Trop de femmes*, » déroule ses amusantes péripéties le long de deux actes pleins de gaieté, d'ingéniosité et de talent. Zoulouf-pacha, déjà nommé, a un sérail au grand complet avec un échantillon des femmes de tous les pays. Ces sultanes font beaucoup de bruit, elles s'égratignent entre

elles, sont gourmandes, indisciplinées, dépendantes; trop de femmes, Zoulouf n'en veut plus qu'une, et il va faire un choix réfléchi, après un examen des qualités de chacune. Pour ce, après en avoir conféré avec son nègre, Noix de Coco, et son esclave Rébecca, il fait chanter et danser à tour de rôle chaque femme du harem. Des incidents comiques coupent ce défilé charmant, une bamboula délirante de Noix de Coco et de Rébecca est chaudement bissée et finalement Zoulouf choisit pour femme... un jeune officier de marine qui s'est déguisé en moukère française pour délivrer sa cousine enfermée au harem. Le pacha fait contre mauvaise fortune bon cœur, licencie ses femmes et tout le monde part pour Paris revoir... la tour Eiffel.

Le concours de danse répondait au divertissement d'un ballet et, par un heureux contraste, une Espagnole et une Polonaise nous ont montré les profondes différences qui existent entre la chorégraphie du Nord et celle du Midi.

La jeune Slave avait un costume du bleu pâle des ciels scandinaves, encore pâli par la profusion de perles et de broderies répandues sur sa ceinture et sa tiare que voilait une gaze d'azur tombant jusqu'aux pieds. Cette danse russe ou lithuanienne, je ne sais, est exquise; elle fait rêver de pays étranges qui n'existent que dans les rêves et les ballades.

Combien cette pantomime discrète et voilée ressemble peu à la danse espagnole! Là tout est poésie et rêve; ici tout est réel, vivant, animé, des castagnettes scandent le rythme qui fait battre d'impatience les petits pieds de la Manola. Les gestes se multiplient avec la volubilité d'une parole méridionale, et les yeux? Quels yeux occupés, agissants, jaloux, passionnés!

Mais me voici loin de l'opérette, de la bamboula, de *Noix de Coco*; jamais je n'arriverai à tout t'écrire, chère tante, je suis débordée par les souvenirs, les réminiscences.

N'est pas maître de maison qui veut; cela aussi constitue un art, et pas toujours commode à posséder; j'ai pris des leçons ce soir-là, et en voyant circuler dans l'étroit couloir de jupes à traîne, M<sup>me</sup> G., souriante, attentive pour chacune, ayant un mot aimable pour toutes, j'admirais le charme de simplicité qui l'enveloppait comme d'une atmosphère. Quant au maître de céans, il était à tout et à tous, public, chœurs, piano, programmes, plans à donner et à défendre. Une dame grincheuse disait derrière lui : Enfin, je ne trouve pas à m'asseoir! Il se retourna et avec son plus aimable sourire :



— Justement je vous cherchais pour vous dire qu'il y a une place là-bas, à droite.

Ce qui n'était vrai que pour la dernière moitié de la phrase.

N'importe; moi j'aurais répondu peut-être : « Madame, la mauvaise humeur vous messied; » et je me serais fait une ennemie. Mais n'est-ce pas qu'il y a des gens qui ne sont jamais contents et pour lesquels tout est prétexte à plaintes et à gémissements : ils arrivent les derniers et exigent les premières places ; il pleut et c'est du soleil qu'ils voulaient ; il fait clair et ils appellent l'obscurité avec objurgations.

A minuit, la toile s'abaissait sur le triomphe général des acteurs, auteurs et impresario ; la liberté était rendue à nos langues et c'est au buffet que les amis, entrevus d'un bout de la salle à l'autre, se retrouvèrent la coupe en main.

Je voudrais bien te parler un peu des toilettes : certaines petites couronnes en diamants et en perles au sommet des boucles folles qui surmontent l'étroit chignon grec et sont ravissantes ; et puis, par contre, ces affreuses manches longues avec des corsages bas ; et encore ces boas en bandoulière pour montrer dans toute sa pureté la ligne du corsage ; et puis ma robe noire à ramages roses, qui m'allait si bien ! mais je n'ose pas, à cause de Paul. Figure-toi que mon mari a pris un tic : il prétend que les femmes causent sans cesse *chiffons* et, pour m'en faire passer le goût, chaque fois que je nomme un pauvre petit ruban ou un malheureux bout de dentelle, il fait une dissertation sur la coupe, la couleur et la forme de son gilet. Avec ça que c'est gracieux un gilet de magistrat : c'est noir, c'est raide... Maintenant, il ne prend même plus la peine de nommer ce désagréable vêtement ; il le regarde simplement, je comprends et vite je parle de Napoléon ou de l'Asie-Mineure, « comme disait M. de Tocqueville. »

Et la neige tombe toujours. Elle tombe surtout sur les pauvres logis sans feu, sur les pauvres malades sans forces ; elle tombe sur toutes les misères, et quand le soir je vais embrasser mes chers petits enfants cachés sous la plume comme des poussins, je ne puis m'empêcher de soupirer en songeant aux mères qui voient grelotter ces innocents et n'ont rien pour les réchauffer que leurs larmes et leurs bras. Travaille vite, tante, fouille dans tes malles profondes, envoie-moi quelque chose de chaud pour que je le donne. Ici nous nous ingénions de notre mieux, mais sœur Gabriel a mis nos robes et notre linge en coupe réglée ; il n'y a plus rien, et nous en sommes réduites à faire des vêtements avec notre mobilier ; tous les vieux rideaux du Caylar y passent. Si tu rencontres jamais une jupe jaune et un caraco à ramages rouges, tu sauras

d'où ils viennent, *les pauvres* ; maman leur a fait faire trois cents lieues pour que nous ayons la joie d'en couvrir une dizaine de malheureux. Quant à Madeleine, dans son ardeur de charité, elle s'est jetée dans mes bras en pleurant et m'a offert son manchon neuf, son beau manchon de lapin jaune ; je n'ai pas pu démêler si ses larmes venaient de sa pitié pour les malheureux ou de la grandeur de son sacrifice. Je me suis contentée d'accepter son vieux lapin blanc, en lui expliquant de mon mieux combien elle doit remercier le bon Dieu qui lui donne de belles et douces choses neuves alors que tant d'enfants, qui valent mieux qu'elle, sont si heureux de recevoir ses restes. Du coup, André, qui écoutait la leçon sans que j'y prisse garde, m'a apporté la jambe gauche de son polichinelle pour que j'en fasse largesse en son nom.

Beaucoup de mariages à l'annoncer ; cela fait toujours plaisir surtout quand ce mot magique ne rappelle que de bons souvenirs. Aussi suis-je toujours très pressée de féliciter les fiancées, car, à part les gilets de mon époux, je n'ai que du bien à en dire. Décidément, le nombre des demoiselles d'honneur tend à être doublé, et la bourse traditionnelle des quêteuses se transforme quelquefois en corbeille suspendue à une anse de fleurs et de ruban, si bien qu'au lieu de laisser tomber son offrande dans les plis discrets du petit sac de velours ou de satin, on a envie de chercher un bonbon au fond du joli petit panier qui s'avance vers vous avec des airs d'envolé. L'uniforme aussi est adopté comme couleur, et l'on voit quatre jeunes filles roses, ou deux roses et deux blanches, former un joli escadron au milieu du défilé de la noce, ce qui est fort gracieux. Par contre, dans le très pur Faubourg, entre Sainte-Clotilde et Saint-Thomas-d'Aquin, quelques familles suppriment la quêteuse, c'est le bedeau qui se promène en demandant pour les pauvres de la paroisse, et je pense qu'il y a moins de distractions dans le public. Ce public des mariages se tient bien mal, les jeunes filles chuchotent les splendeurs de la corbeille, décrivent le mobilier, la couleur des panneaux ou des roues du coupé de Madame, donnent le chiffre de tel achat ou de telle... dette. Tout cela par vanité, pour avoir l'air très au courant. Les messieurs continuent leurs affaires, font des paris, donnent les dernières nouvelles de la Bourse ou du turf ; il me semble qu'on pourrait attendre la fin de la cérémonie pour se faire ces confidences ; il paraît que non.

Ah ! je vieillis ! voilà que je sermonne !

YVONNE.

Pour copie conforme :

C. DE LAMIRAUDIE.



## DEVINETTES

## Synonymes

*Chercher dans le poème les mots synonymes espacés par ordre ascendant.*

Dans la simple maison que je possède aux Ternes,  
Longs paraissent les mois et les jours semblent  
[ternes...

Aussi, quand le soleil des vacances paraît,  
Chacun, pour le départ, est-il chez moi tout  
[prêt :

Nous donnons le signal à des amis plus riches  
Avides, comme nous, de bois, de champs, de  
[friches,

Empressés de quitter leurs somptueux hôtels  
Et de prier devant de rustiques autels.  
Le train file!... Salut, vallons, prés verts et  
[plaines,

Fleuves, lacs et forêts aux puissantes haleines!

Salut à vous aussi, grandioses châteaux  
Bâti par les seigneurs au penchant des coteaux.  
Ces batailleurs, jadis, de province en province,  
Défendaient le caprice ou le bon droit d'un  
[prince

Qui parfois, à l'abri des murs de son palais,  
Sommeillait sous les yeux d'un peuple de va-  
[lets.

Salut au large espace, à l'immensité libre!  
Le sol a palpité, le ciel rit et l'air vibre!  
Deux mois entiers pour nous de riant avenir!  
Puis... qu'en restera-t-il?... Rien que le souve-  
[nir.

## Portrait historique

(SONNET)

Si vous l'imaginez brune, blonde ou châtaine,  
Vous vous trompez, madame; elle eut les che-  
[veux roux.

Son œil vert ne brillait que d'un méchant  
[courroux  
Et c'est un bras osseux qui tendait sa mitaine.

Si vous la croyez femme, hélas! détrompez-  
[vous :  
Elle eut un cœur de roc, la chose est trop cer-  
[taine!

Reine et vierge à la fois, dans son humeur hau-  
[taine,  
Elle ne voulut pas de maître ni d'époux.

Elle fut, par accès, et coquette et virile,  
Prodigue à ses moments, avare et puérile,  
Et perfide et cruelle au nom du Dieu d'amour!

Le sang tacha ses mains, le sang pur de Marie,  
Et le sang chaud d'Essex, dernière idolâtrie!  
Un peuple délivré chanta son dernier jour...

## RÉBUS

## EXPLICATION DES DEVINETTES

DE JANVIER :

CHARADE : *Léon*.

MÊLI-MÊLO : *Polissonneries*.

LOGOGRIPE : *INFLUENZA*.

— Anzin — Fléau — Alun —

Lune — Nul — Fin — Flan

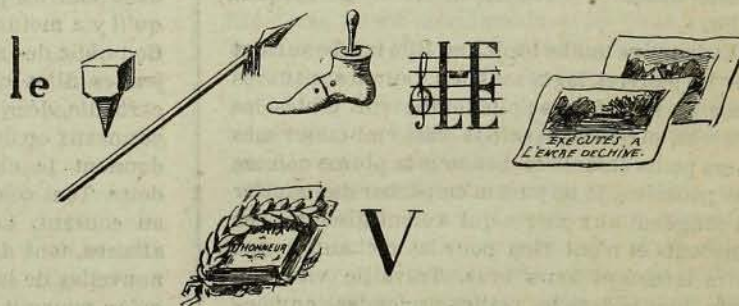
Nil — Lin — Filin — Elie —

Ane — Elu — Nain — Aine

— Lien — Laine — Niel —

Liane — Aline — Ain.

ENIGME : *Artichaut*.



## EXPLICATION DU REBUS DE JANVIER :

*Contre la médisance il n'est point de remparts.*

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 48, rue Vivienne.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.



# JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS. — EXPLICATION DES ANNEXES

## MODES

Les fêtes du carnaval se succèdent avec une rapidité vertigineuse; c'est que le carnaval est court cette année. Le 11 de ce mois, le mercredi des Cendres, est généralement le signal de la clôture des plaisirs. Par cela je n'entends pas écrire que toutes vous serez des recluses, car il y a des plaisirs fort autorisés en temps de carême: les soirées intimes où l'on fait de la musique, les réunions de familles où l'on s'amuse peut-être plus qu'à ces grandes soirées où tant de personnes vous sont inconnues.

On danse donc beaucoup en ce moment, l'on se travestit, ce qui est un plaisir de plus. Voulez-vous que nous nous occupions seulement que de ce genre aujourd'hui; aussi bien la mode nous le permet, car elle aussi ne s'occupe que de ces déguisements, ce genre de soirée entrant de plus en plus, chaque année, dans les habitudes mondaines.

Les costumes nationaux sont très en faveur et aussi les fleurs animées.

Parmi les premiers nous citerons: le costume de la mariée bretonne, qui se compose d'une jupe en soie rouge ourlée de cinq cercles de velours noir. Le corsage en velours décolleté, avec un châle de dentelle blanche croisé sous la bavette d'un tablier de taffetas crème tout papillonnant de dentelle, et la manche bretonne en dentelle s'arrêtant au coude. Sur la tête une légère coiffe de dentelle nouée de côté. Bas et souliers noirs. Une croix d'or passée dans un velours noir. Le bouquet de fleurs d'orange piqué au creux de l'épaule.

Ne voilà-t-il pas un très élégant travesti? C'est celui que portait la fille aînée de la comtesse d'H., à la soirée donnée par sa mère, dans son élégant hôtel de l'avenue de Villiers.

Voici celui de sa sœur cadette, en Bourbonnaise, costume très réussi. Jupon de taffetas crème, brodée dans le bas et sur le corsage de velours bleu pâle. Un fichu en tulle et le tablier en taffetas bleu pâle, froncé à la taille et garni de dentelle. La grande coquetterie c'est ce petit chapeau délicieux, allègrement retroussé, derrière et devant, et dont la petite calotte le ferait prendre pour un chapeau de poupée; il est on ne peut plus élégant dans la forme gondolée pour laquelle nous ne trouvons aucune comparaison pouvant en donner l'idée.

Faut-il encore vous décrire ce costume de chercheuse de crevettes des environs de Boulogne-sur-Mer?

Jupon en faille rouge avec une tunique en surah écru retroussé très haut et tombant en pointe derrière. Le corsage froncé en genre chemisette est en batiste écru, comme la manche courte. Les

cheveux pris dans un long filet de soie rouge avec un nœud de côté. Les bas de soie couleur chair et le soulier en satin écru. A la main le petit filet des pêcheuses de crevettes.

Vos frères, mesdemoiselles, ont le costume basque, breton, le tyrolien, sans compter les costumes militaires: garde française, etc., etc. Les fleurs animées se composent: d'une jupe et d'un corsage de la couleur de la fleur que l'on adopte, le tout plat; la garniture se fait avec la fleur, même en velours ou faille, que l'on dispose en ourlet tout autour de la jupe; des pétales découpés et plus grands que nature remontent sur l'épaule; on en met plusieurs rangs; ces mêmes pétales formant la fleur seront posés un peu de côté dans les cheveux. La marguerite se prête bien à ce genre de travestis. Vous pouvez la choisir rose, blanche ou mauve pâle.

Nous avons vu un quadrille de marguerites qui était la chose la plus ravissante de la soirée, le cavalier en garde-française. Tellement réussi ce quadrille qu'il a été applaudi par tous les invités.

Les petits enfants, eux aussi, ont leurs matinées travesties. Marquis et marquises, soubrettes Louis XV, laquais du temps jadis, fermières, mitrons, grenadiers de 1806, fées charmantes, fraternisent sans souci de ce qu'ils représentent. Un tableau, très gentil, a été la surprise d'une de ces matinées enfantines. C'était l'arrivée du petit Chaperon rouge chez mère-grand, et les questions et les réponses très gentiment faites et répondues; mais comme variante à la fin tragique du conte drame de Perrault, un garde champêtre arrive pour sauver l'innocent et mettre à néant les projets de messire loup, dont les bambins dans leur joie demandent la grâce, qui à l'unanimité leur est accordée. Rien de plus charmant que ces fêtes de l'enfance.

Vous connaissez, mesdemoiselles, très certainement cette mode qui s'affirme de plus en plus chaque année, de se faire une tête pour une grande soirée. L'on est en toilette décolletée très élégante et moderne, tandis que la coiffure est celle d'une époque quelconque et même celle d'une grande dame. Il faut choisir un genre allant au visage. La coiffure Louis XV à marteaux et poudrée avec le chaperon de roses de côté. Le chapeau de la grande Mademoiselle, la Fontange, la coiffure à la frégate, celle de M<sup>me</sup> Lebrun, sur le portrait que fit d'elle ce peintre de talent, et tant d'autres. Vos frères, mesdemoiselles, et vos maris, mesdames, s'attachent à se faire une tête originale. Don Quichotte, médecin de Molière. Chapeau et perruque du Directoire. Casque et plumet de pompier 1830.

Nous vous dirons aussi qu'ils sont en train de



s'habiller à la mode de 1830 et 1840. Le haut col emboitant le bas du visage, le gilet croisé très court, la redingote longue, le pantalon à cou-de-pied, etc., etc.

Est-ce assez drôle, eh! bien vrai, ils sont un peu cocasses; et maintenant nous leur dénonçons le droit de critiquer nos costumes.

CORALIE L.

L'Album de travaux de l'édition hebdomadaire du 17 janvier contient :

Boîte pour épingles à cheveux. — Cadre pour photographie. — Boîte à papier à lettre, avec compartiment. — Poche marquise. — Tambour avec support fait de trois baguettes mises en faisceau. — Entre-deux au crochet. — Poche pour cabinet de travail. — Broderie point de croix, coton rouge deux tons. — Trèfle à quatre feuilles (pelote plate).

### VISITES DANS LES MAGASINS

Nos visites chez les bonnes couturières sont courses agréables et utiles; nous en rapportons toujours quelques bons renseignements dont nous nous hâtons de faire part à nos lectrices.

Chez M<sup>lle</sup> Thirion, 47, boulevard Saint-Michel, nous avons constaté beaucoup de goût dans le choix des étoffes et des façons; l'excentricité et le trop d'originalité n'ont pas entrées dans ses ateliers. On reconnaît l'artiste dans les combinaisons des couleurs et des étoffes; rien ne choque dans ces garnitures ruisselantes de pierreries, de broderie d'or et d'argent et de galon lamé que nous avons vues chez elle, tout cela scintille sans être clinquant. Pour le costume de bal ou de soirée, M<sup>lle</sup> Thirion emploie beaucoup le crêpe de Chine, la faille et le drap; ce dernier pour les jeunes filles, ainsi que la bengaline, ce tissu souple qui donne de si jolis plis. La mode actuelle interprétée par M<sup>lle</sup> Thirion, nous fait dire que les jeunes filles sont privilégiées; elles sont habillées avec une simplicité, une distinction et un charme exquis. Quant aux dames d'un certain âge, elles trouveront des façons de très bon goût.

Nous ne répéterons jamais trop à nos lectrices, amies des travaux de tapisserie et de fantaisie, qu'il y a pour elles à la maison Sajou, Lefèvre et Cabin fils successeurs, 74, boulevard de Sébastopol, des tapisseries de style, remarquables par les dessins et leur coloration, des broderies de toutes sortes à la tête desquelles se place la broderie rococo, en grande vogue aujourd'hui. Celle à fils tirés est toujours à la mode, ainsi que les applications d'étoffes anciennes sur velours ou peluche. On revient aussi aux grandes applications de cretonne sur fond de satin ou d'imberline pour les grands paravents à six feuilles. C'est d'un effet très artistique, lorsqu'elles sont préparées par une maison de goût. Les tapisseries directement coloriées sur le canevas suppriment le tramé et reviennent meilleur marché, l'assortiment en très belle laine de Hambourg étant compté à raison de 8 fr. la livre.

Je reviens émerveillée de ce que j'ai vu à la maison Chave, 36, boulevard des Italiens. Certes, c'est l'expression de ce que la mode offre de plus élégant, de plus comme il faut, de plus simple et de plus riche. Le goût parisien qui préside aux créations de la maison Chave est des meilleurs. Costumes de ville, robes de bal, confections et manteaux sont de formes gracieuses, originales sans excentricité, en un mot, charmantes. Les robes et les costumes de bal sont en ce moment en pleine exposition. Que de riches garnitures et que de coquettes dispositions. Beaucoup de fines et délicates broderies de soie mêlées de perles sur la faille, le crêpe de Chine; broderies disposées sur le tablier, s'accusant en pointe sur le milieu, mourant des côtés dans un pli. Sur le corsage, même broderie. Il y a aussi les plumes, que la maison Chave dispose élégamment et dont elle fait des nœuds d'épaule ravissants. Les sorties de bal, jugez-en par la description suivante : Une façon visite formant une manche épaulée montée à un empiècement en velours rouge, comme la visite, couvert d'une broderie à jour crème et vert Nil auquel se mêle aussi une broderie d'or. Doublure en chèvre du Thibet et boa semblable. Est-ce exagéré que de dire : Impossible de trouver mieux ?

La mode de la jupe ronde exige une chaussure soignée faite en perfection, prenant le pied avec élégance sans le gêner. La chaussure de la maison Kahn, 55, rue Montorgueil, quelle qu'en soit le genre, réunit ces qualités réclamées par l'élégance et le confortable.

Nous engageons vivement nos lectrices à profiter des occasions offertes par cette maison; dans les articles de fins de séries, baisses de prix après inventaire annuel.

Voici un aperçu de quelques-uns de ces articles :

Bottes chevreau glacé uni, avec empeigne vernie ou claqué-carree vernie, à talon de cuir ou talon Louis XV, ayant valu 18 fr., 20 fr. ou 22 fr., soldées au prix de 13 fr. 75.

Bottes veau mégis uni, à lacets ou à boutons, ou



avec empeigne maroquin, ayant valu 16 fr. 50, soldées au prix de 10 fr.

Souliers de soirées en satin de soie, blanc, bleu pâle, rose ou cardinal, ayant valu 8 fr. 50, soldés à

5 fr. Les personnes désireuses de profiter de ces occasions devront adresser leurs commandes le plus tôt possible.

## EXPLICATION DES ANNEXES

### GRAVURE DE MODES n° 4819

Toilettes de M<sup>me</sup> Pelletier-Vidal, rue de la Paix, 19.

Costume d'enfant de M<sup>me</sup> Taskin,  
rue de la Michodière, 2.

**PREMIÈRE TOILETTE.** — Robe en drap terre cuite et velours vieux rouge; la jupe, fendue devant sur la sous-jupe en velours, est découpée à dents de côté, découvrant un panneau de velours. Corsage à plastron découpé sur une cuirasse de velours; pinces fendues, découpées à dents sur le bord en arrière; devant, l'étoffe est ramassée en plis vagues entre les deux fentes; col Médicis en velours; manche de velours et jockey drapé découpé à dents, (Voir la planche de patrons). — Capote sans brides en velours drapé; fond en barrettes de velours, avec touffes de plumes et dentelle devant et derrière.

**DEUXIÈME TOILETTE.** — Costume en drap gris, brodé en mignardise de chenille fine et soutache d'argent; la jupe, brodée sur le devant dans le bas, est bordée tout autour d'une fourrure de plumes. Casaque pareille, à corsage couvert de broderies; basque rapportée brodée un peu en arrière et garnie devant d'une bande de plumes; le dos princesse est brodé d'un grand motif finissant en pointe à la taille; la basque a deux gros plis; col Marie Stuart et manche bouffante dans le haut; broderie tournant autour du bas de la manche et remontant sur le bras (1). — Capote assortie au costume, avec couronne de dentelle d'or; touffe de roses devant et écharpe de surah formant des brides.

**COSTUME D'ENFANT.** — Jupe en crêpon de laine bleu pâle, légèrement drapée dans la ceinture; un groupe de plis au milieu, devant, correspond au froncé du corsage; point d'épine au-dessus de l'ourlet. Corsage fermé de côté, découpé à dents sur un petit côté en velours; guimpe en velours avec col sans couture; le corsage décolleté sur cette guimpe est dentelé au bord; un point d'épine court au-dessus des dents; manche bouffante avec haut bout de manche en velours (2).

### GRAVURE DE MODES, n° 4819 bis

Toilettes de bal de M<sup>lle</sup> Thirion, boulevard  
Saint-Michel, 47.

**PREMIÈRE TOILETTE.** — Robe en gaze pervenche rosé, un peu relevée de côté sur une sous-jupe en pékin broché; touffe de chrysanthèmes échevelés retenant les drapés; coquillé de gaze bordant tout autour la jupe à traîne; corsage tenant à la jupe

devant, côtés courts en pékin venant en pointe de chaque côté et laissant un très petit espace du gilet princesse; gros bouillonné autour du décolleté; manche courte, bouffante, bordée d'un coquillé de gaze.

**TOILETTE DE DRAP BLANC.** — Jupe plate devant, ornée, dans le bas, de motifs jetés en biais, se composant de plumes retenues par des galons; traîne unie. Corsage décolleté en pointe, bordé à l'encolure d'un galon *Cléopâtre* broché or et semé de perles, rubis, turquoises, émeraudes, etc...; pattes de galon retombant sur le corsage froncé devant à la taille; ceinture en galon; petite manche drapée bordée d'un bracelet de galon fermé par une petite tête de plume; bordure de plumes à l'encolure.

### MODÈLE SUR FOND EN COULEUR

**TÊTIÈRE,** broderie Richelieu sur étamine, double encadrement en filet et jours à fils tirés sur étamine, dentelle en filet brodé.

### MUSIQUE

**SOUS BOIS,** pastorale, par M<sup>me</sup> Follet-Blondeau.

### CARTONNAGE

**PORTE-PHOTOGRAPHIES,** imitation de peinture sur bois; voir les explications de janvier pour le montage.

### DEUXIÈME ALBUM

Couverture de livre. — J.-L. enlacés. — Entre-deux au crochet avec appliques en relief. — Dessous de coupe en étamine. — C. M. enlacés. — Têtière en tulle brodé. — Coussin Louis XIV, encadrement (complément du coin breton paru en janvier). — Q. T. enlacés. — Vide-poche Marie-Antoinette. — Motif pour semé. — Entre-deux — Toilette de petite fille, pour matinée enfantine. — Danois, travestissement de jeune garçon. — Colombine, travestissement. — Jaquette à triple collet. — Costume en drap brodé. — Bande point de Hongrie. — Fond moquette mosaïque.

### FEUILLE II

#### 1<sup>er</sup> CÔTÉ

**CORSAGE DENTELÉ,** première toilette (gravure n° 4819).

**ROBE DE PETITE FILLE,** pour matinée enfantine, page 6 (Album de février).

#### 2<sup>e</sup> CÔTÉ

**CORSAGE,** costume en drap brodé, } Album  
page 7. } de février.  
**DOLMAN,** Danois, jeune garçon, }  
page 6.

(1 et 2) Les abonnées à l'édition bi-mensuelle certe recevront ce patron le 16 février.



# HERBIER DU JOURNAL DES DEMOISELLES

DESTINÉ A

LA RÉCOLTE DES PLANTES ET A L'ENLUMINURE

## LANGAGE DES FLEURS MOTIFS D'AQUARELLE

Renfermés dans un très élégant cartonnage

**PRIX :** Paris, 6 fr. — Union postale, 8 fr. — Départements, 7 fr.

*Cet HERBIER, d'un caractère essentiellement nouveau, a pour but de développer chez les jeunes filles le goût de la BOTANIQUE, tout en leur procurant d'intéressants MODÈLES D'AQUARELLE par un choix de dessins faciles à colorier.*

Pour recevoir franco, adresser un mandat de poste à l'adresse de M. FERNAND THIÉRY, Directeur du JOURNAL DES DEMOISELLES

## COUVERTURE ÉLECTRIQUE POUR RÉUNIR LES NUMÉROS

Du JOURNAL DES DEMOISELLES

Au moment de faire relier leur année, beaucoup d'abonnées ont égaré une partie des numéros. Nous avons pensé qu'il était facile et surtout peu coûteux de parer à cet inconvénient et nous venons de faire établir des couvertures à ressort portant en lettres d'or le titre du journal et destinées à relier instantanément, au fur et à mesure de leur réception, les exemplaires du Journal des Demoiselles.

Ces couvertures solides et élégantes, en toile chagrin, maintiennent les journaux, gravures et encartages que l'on désire conserver.

De cette façon, ils resteront intacts, et l'on s'évitera l'ennui de les réunir chaque fois qu'on en a besoin ; placés dans l'ordre des mois, ils pourront être feuilletés aussi facilement qu'un livre, et seront pour nos abonnées un véritable album.

Comme nous n'avons eu en vue que l'intérêt de nos lectrices, nous leur offrons ces jolies couvertures à 2 fr. chaque, c'est-à-dire absolument à notre prix de revient.

Pour recevoir les couvertures franco, joindre 0 fr. 85 par exemplaire.

Adresser les demandes, avec un mandat de poste, à M. FERNAND THIÉRY, directeur du Journal des Demoiselles, 48, rue Vivienne.

ÉTRENNES 1891

PARIS 7 FR. — SEINE 8 FR.

## LA POUPÉE MODÈLE

DÉPTS 9 FR. — ÉTRGER 11

JOURNAL DES PETITES FILLES

ILLUSTRÉ DE PRÈS DE 200 GRAVURES DANS LE TEXTE

48, rue Vivienne (angle du boul. Montmartre)

Chaque livraison renferme en outre : Cartonnages coloriés. — Figurines à découper. — Décors de théâtre. — Patrons pour poupée. — Surprises de toute sorte. — Musique.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.





1<sup>er</sup> Février 1861.

Imp. Falconer Paris

4819

## Journal des Demoiselles

Modès de Paris

Rue Vivienne 48.

Coiffures de M<sup>me</sup> PELLETIER-VIDAL, 19, r. de la Paix — Costume d'Enfant de M<sup>me</sup> TASKIN, 2, rue de la Michodière — Veloutine FAY, 9, r. de la Paix — Machine à coudre de la M<sup>me</sup> BACLE, 46, r. du Bac — Chaussures de la M<sup>me</sup> KAHN, 55, r. Montorgueil.



19 Febr





P. Debonville.

Imp. Falconer Paris

4819 bis

10 Février, 1891.

## Journal des Demoiselles

Modes De Paris

Rue Vivienne. 48.

Coiffes de Bal de M<sup>lle</sup> THIRION. 47. B<sup>d</sup> St Michel - Corsets Cuirasse de M<sup>me</sup> EMMA GUELLE. 3. place.  
du Théâtre Français - Etoffes en Foulard de la C<sup>ie</sup> DES INDES. 27. r. du 4 Septembre - Parfums de la.  
Maison GUERLAIN. 15. r. de la Paix - Chaussures de la M<sup>on</sup> KAHN. 55. rue Montorgueil.



